39-45

Carnets de Guerre

J'étais un KAMIKAZE

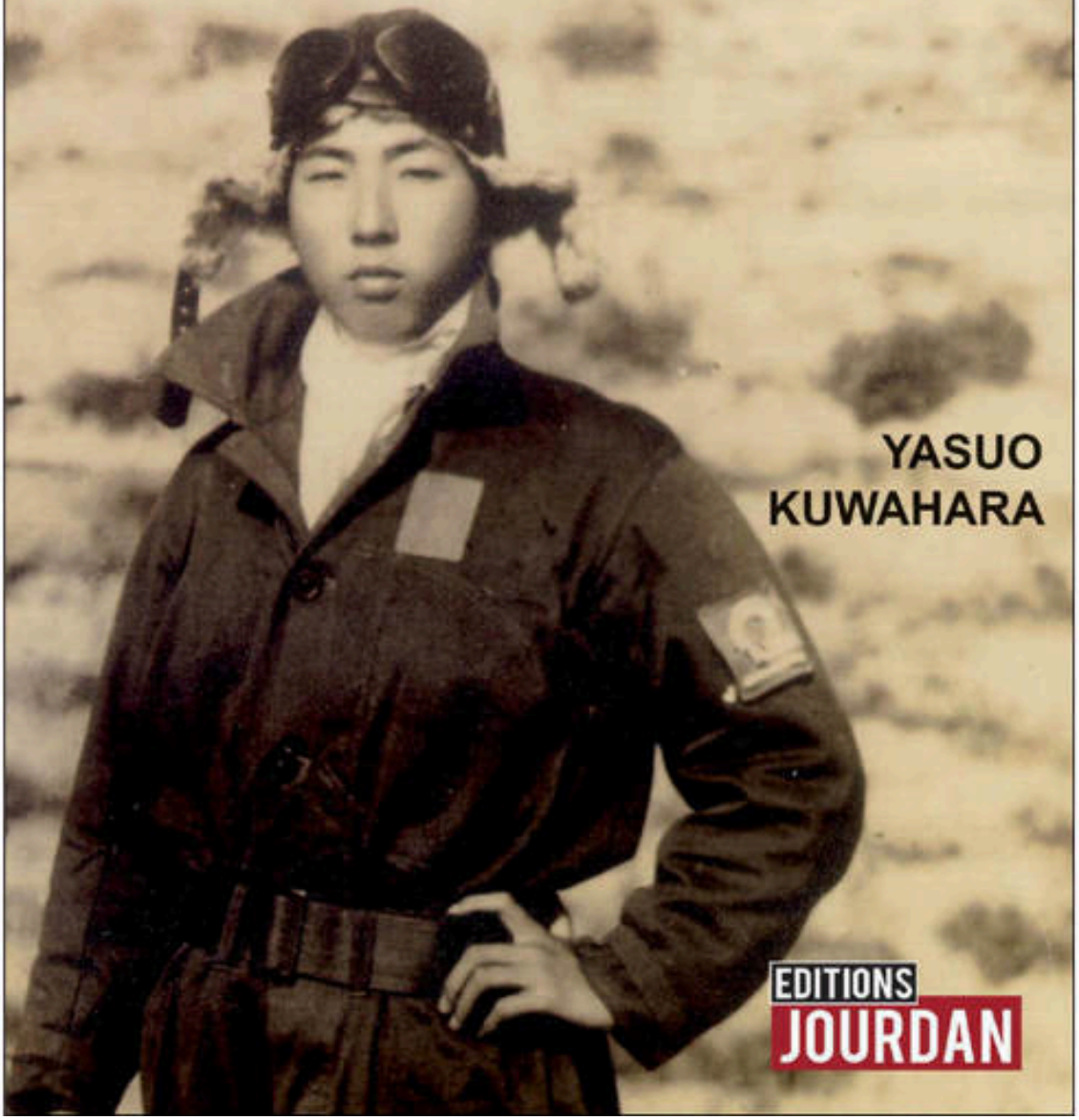
YASUO KUWAHARA

ÉCLAIRANT !

39-45

Carnets de Guerre

J'étais un KAMIKAZE



YASUO KUWAHARA

EDITIONS JOURDAN

39-45
J’étais un Kamikaze

Yasuo Kuwahara

PROLOGUE

Nouvel an 1945 à la base aérienne de Hiro. Le capitaine Yoshiro Tsubaki, commandant la 4e escadrille de chasse, vient de nous réunir dans son bureau sans que nous ayons la moindre idée de la communication spéciale qu'il veut nous faire. Le capitaine nous prie de nous asseoir alors que lui-même reste debout, les bras croisés. Il nous scrute du regard l'un après l'autre.

Après un long silence, sa voix s'élève, impérative, sonore :

— Le moment vient d'arriver, enfin… Nous devons faire face à une grave décision.

De nouveau un silence. Mais cette fois, je ressens un frisson me parcourir l'échine ; la mort est là, je la sens tout près, prête à nous attirer sans recours possible. Et les paroles du capitaine retentissent comme un glas :

— Ceux d'entre vous qui ne veulent pas donner leur vie pour notre grand Empire nippon n'y seront pas forcés. Qu'ils lèvent donc la main ceux qui ne se sentent pas capables d'accepter cet honneur… maintenant !

Encore une pause. On n'entendait plus que le bruit monotone de la pluie… L'atmosphère me parut étouffante ; il me semblait que la mort nous dévisageait l'un après l'autre avec ironie. Puis, hésitante, timide, se leva une main. Une autre suivit, et encore une autre… cinq, six en tout. Un combat furieux s'engagea alors en moi. Oui, le capitaine a dit que nous pouvions choisir entre la vie et la mort. Ah, j'ai tant envie de vivre. Un quart d'heure avant, je me sentais fort, joyeux, et maintenant… Vais-je lever la main ? Je le voudrais tellement ! Mais non, je ne le puis. Non, je ne suis pas lâche à ce point. Mes mains tremblent comme des feuilles mais restent collées à mes côtés.

— Ah, c’est ainsi ! Le capitaine Tsubaki fixe les hommes qui ont levé la main. Nous savons donc exactement ce que vous valez, continue-t-il. Voici six hommes qui reconnaissent ouvertement leur déloyauté, dit-il en se retournant vers ceux qui n’ont pas fait un geste. Six hommes qui manquent complètement d’honneur, de courage. Eh bien, puisqu’il en est ainsi, ils feront partie du premier groupe d’attaque des Kamikaze.

J’ai le souffle coupé. Tous mes efforts pour respirer normalement semblent se heurter à une barrière dans ma gorge. Six hommes de mon escadrille viennent d’être choisis pour mourir. Six hommes destinés à devenir les premiers pilotes suicide de la base de Hiro.

CHAMPION DE VOL A VOILE

Il est difficile d'expliquer l'origine de l'état d'esprit qui conduisit notre peuple à mener des combats suicide. Sans doute faut-il y voir l'héritage de ces fiers Samouraïs, nos vaillants et fameux guerriers des temps féodaux.

Ce fut à l'âge de quinze ans que me revint la grave mission d'incarner à mon tour les traditions d'honneur militaire du Japon. Je venais de remporter le championnat national de vol à voile.

Aussi loin que peuvent remonter mes souvenirs, je me vois, petit garçon, en train d'observer avec envie le vol hardi des éperviers. J'ai toujours pressenti que mon avenir se trouvait là-haut, dans le ciel bleu. À quatorze ans, alors que je faisais mes études à l'Institut d'Onomichi, je fus autorisé à participer aux cours d'entraînement au vol à voile organisés par la préfecture d'Osaka. Cet entraînement avait deux avantages : en premier lieu, il me permettait de donner corps à mon plus beau rêve, en second lieu, alors qu'en raison de la guerre beaucoup d'élèves étaient obligés de travailler une partie du temps dans des usines, on me donnait la permission de voler en planeur deux heures chaque jour. Tous les étudiants participaient à la production de matériel de guerre ou se préparaient aux combats futurs en apprenant le judo, l'escrime ou le tir. Même les écoliers des classes primaires s'exerçaient contre des mannequins avec des bambous taillés en pointe.

Après un an d'entraînement, je fus prêt à participer à une grande compétition à laquelle concouraient six cents pilotes de planeur venant des quatre coins du Japon. La compétition comprenait deux phases : la première consacrée aux évolutions en groupe, la seconde aux démonstrations individuelles. Les participants pouvaient concourir aux deux épreuves et étaient jugés d'après la distance traversée à une certaine altitude, le temps passé à voler, l'aptitude à virer suivant un angle déterminé, etc.

Parmi les quinze premiers se trouvaient des membres du groupe de l'Institut Onomichi et j'étais l'un d'eux. Chaque concurrent devait voler quatre fois. Les points gagnés durant chaque vol devaient être totalisés afin de déterminer le vainqueur. À ma grande joie, les trois premiers vols se déroulèrent parfaitement. La victoire semblait proche !

Quand le dernier appareil se posa, les juges se mirent à totaliser les points. Tous, nous attendîmes le verdict avec fièvre. Pour ma part, je savais que je m'étais bien tiré de l'épreuve, mais je ne me faisais pas d'autres illusions. Et puis, je sursautai violemment, le haut-parleur venait d'annoncer :

— Kuwahara, Yasuo, 340 points, première place.

Tous se retournèrent vers moi et par de joyeuses bourrades, me félicitèrent avec effusion. J'étais champion de vol à voile de l'Empire nippon !

Je n'aurais jamais cru que cette distinction allait apporter à ma vie un tournant décisif…

***

Mon retour à Onomichi fut salué par toutes sortes de manifestations enthousiastes de la part des étudiants et ma famille tint à organiser une fête en mon honneur. Le souvenir de mon exploit s'estompa vite et je fus repris par la routine de la vie quotidienne.

Cependant, les nouvelles de l'extérieur étaient graves. Les Américains venaient de reconquérir Guadalcanal. Le temps était passé où il n'était question que des succès japonais. Les jeunes parlaient de la guerre avec enthousiasme. Le frère de mon ami Tatsuno, pilote dans l'aviation de la marine, avait abattu un avion américain, et plus d'une fois nous parlions de cet événement en revenant de l'école.

Bien que tout jeune et d'apparence frêle, Tatsuno dégageait énormément de magnétisme. On le sentait vibrer intérieurement quand il regardait le ciel et parlait de son frère. Parfois, quand des avions survolaient notre ville, il secouait la tête et disait avec ferveur : « Je sais qu'il deviendra un as et qu'il honorera l'Empereur ». Je lui donnais raison naturellement, d'autant plus que j'étais convaincu de l'invincible supériorité de nos pilotes sur ceux de l'ennemi. Nos journaux, notre radio ne tarissaient pas d'éloges sur nos

exploits, si bien qu'il ne faisait aucun doute que nos avions et nos pilotes surclassaient ceux de l'autre camp.

Un soir, après la rentrée de l'école, un étranger vint frapper à notre porte et je l'entendis s'annoncer à notre domestique :

— Capitaine Mikami Yiroyoshi de l'Armée de l'air impériale.

Ma mère survint, ainsi que mon père, et tous deux, sans s'enquérir de l'objet de la visite, invitèrent le capitaine Mikami à partager notre repas.

Je me trouvais dans la pièce voisine, tendu à l'extrême, car je savais que cette visite laissait présager quelque chose de fort important. Pourtant les premiers mots échangés entre notre hôte et mon père étaient absolument banals.

— L'hiver approche, observa le capitaine.

— Oui, en effet, répliqua mon père.

Et la conversation continua sans que rien ne trahît les véritables intentions du visiteur.

Puis l'entretien évolua, on parlait d'événements militaires. Ils se réconfortèrent mutuellement en mettant l'affaire de Guadalcanal sur le compte d'un repli stratégique mûrement décidé par l'état-major impérial. Quant au bombardement de notre territoire, il fallait s'y attendre. Il avait été prévu bien avant notre entrée en guerre. C'était dommage, certes, mais nous étions suffisamment forts pour les supporter sans faiblir.

Après le dîner, on me demanda de rester dans le salon, en tête-à-tête avec mon père et le capitaine Mikami. Celui-ci nous mit enfin au courant de l'objet de sa visite.

Me fixant de ses yeux perçants et se tournant ensuite vers mon père, il dit :

— Vous avez là un fils qui vous fait honneur. Il a acquis une gloire que pourraient lui envier la plupart des garçons de son âge. Il pourra devenir un homme dont sa famille s'enorgueillira.

Mon père inclina la tête poliment et murmura une formule de remerciement :

— Domo arigato.

— Il contribuera grandement à la gloire de notre pays, continua le capitaine. Oui, sa famille sera fière de le compter parmi ses membres !

Quelque chose s’agita au fond de moi. Une sensation semblable à celle que j’avais éprouvée avant le championnat de vol à voile.

Le capitaine précisait maintenant le but de sa visite :

— Comme vous le savez, notre Empereur et notre état-major au quartier général impérial du Dahonei à Tokyo, cherchent des jeunes gens tels que votre fils, pour en faire des hommes voués au service et au culte de notre majesté impériale… Des hommes qui voleront tels des aigles vengeurs contre l’ennemi.

Un éclair de fierté illumina les yeux de mon père :

— Vous avez raison, il faut que nous ayons de tels hommes. Le temps est venu de frapper de toutes nos forces, comme la foudre du ciel !

— Comme vous le supposez, continua le capitaine, je suis délégué par l’Armée de l’air impériale pour demander à votre fils de s’engager dans notre aviation.

Mon père ne laissa pas paraître sa joie et se contenta de s’exclamer :

— Ah, c’est ainsi !

Je sentis des vagues successives de froid et de chaleur me parcourir le dos. Des pensées incohérentes me traversaient l’esprit. J’avais tant de fois rêvé de plonger du haut du ciel sur un appareil ennemi. Devenir pilote de chasse avait été l’objet de mes pensées pendant ces derniers mois. Tatsuno et moi ne parlions que de combats aériens.

Mais maintenant c’était la réalité. Et elle se présentait si brusquement que mon cœur battait la chamade et que je sentais tout mon enthousiasme passé se dissoudre.

Le capitaine s’adressa directement à moi :

— Qu’en penses-tu ?

Ce fut tout ce qu’il me dit. J’essayai de répondre, mais seuls quelques vagues sons sortirent de ma bouche.

— Réfléchis pendant quelques minutes, dit le capitaine. J’attendrai.

Quelques minutes ! Soudain, je me sentis malade. Je me levai et, souriant faiblement, m'excusai :

— Pardonnez-moi, si je vous laisse quelques instants. Je vais boire un peu d'eau.

J'aurais voulu faire part de ma décision tout de suite au capitaine, car aucun homme ne peut sentir son cœur se serrer ni éprouver de l'anxiété ou un manque d'entrain. Telle est la tradition « bushido » (le code de chevalerie du Samouraï) ; un homme digne de ce nom devait parler de la mort en ces termes : « Je vais mourir pour mon pays. Je me sens rempli d'humilité à la pensée d'avoir été choisi par notre Empereur ». Mais… j'étais encore un enfant.

Je plongeai mon visage dans de l'eau fraîche puis me regardai dans un miroir. J'avais les traits défaits et la tristesse s'y lisait.

Plutôt embarrassé, mais affichant un air aussi résolu que possible, je retournai auprès de mon père et du capitaine. J'entrai le sourire aux lèvres, espérant cacher ma faiblesse. Les deux hommes me dévisagèrent en silence. J'hésitai un court instant et le capitaine leva un sourcil.

J'avais l'impression d'être au bord d'un abîme, avec des ennemis derrière le dos, sans autre alternative que de sauter ou d'y être poussé.

Ce fut mon père qui intervint :

— Alors, mon fils ?

M'inclinant devant le capitaine, je prononçai fermement ces paroles :

— Je suis fort honoré par l'offre généreuse que me fait notre Empereur par votre intermédiaire.

— Bien, dit simplement notre hôte.

Et il me tendit divers formulaires et papiers d'enrôlement. Je les parcourus sans même en comprendre le sens, tant j'étais troublé.

— Voudriez-vous signer ici, dit le capitaine à mon père. Votre fils signera là.

Mon père acquiesça et lut attentivement les papiers. Soudain il indiqua un passage et demanda :

— S’agit-il de la base aérienne de Hiro ?

— Oui, répondit le capitaine Mikami.

Tous deux me dévisagèrent afin d’observer mes réactions. J’étais heureux parce que je savais que la base de Hiro se trouvait à environ quatre-vingts kilomètres de chez nous.

En nous quittant, le capitaine Mikami me dit :

— Ta décision a été fort sage.

Après un dernier salut, il disparut dans la nuit.

Alors, il me sembla que ce qui venait de se passer était irréel. Après tout, trois mois me séparaient encore de ma nouvelle existence…

Mon père me parla de son expérience de la vie militaire. Il avait été lieutenant dans l’Armée de terre et il me donna plus d’un conseil relatif à l’existence sous les armes.

Shigeru, mon frère aîné, était agent du contre-espionnage à Java. Epiloguant sur ses activités, mon père dit :

— Je suis fier d’avoir des fils qui servent bien notre pays et honorent leur famille. Et toi, Yasuo, tu seras celui qui nous honorera le plus. Dans quelques mois, peut-être piloteras-tu un bombardier Suisei !

— J’aimerais, par-dessus tout, devenir pilote de chasse, rétorquai-je.

— Eh bien, c’est parfait. Oui, ce serait beaucoup mieux. Il y a quelque chose d’extraordinaire dans l’existence d’un pilote de chasse. C’est un vrai Samouraï. Son avion représente le glaive. Il fait partie de lui-même, comme son âme. Le pilote de chasse doit aussi travailler en groupe, mais il est le mieux placé pour avoir une chance de lutter tout seul.

Mon père s’arrêta une minute puis reprit :

— Oui, je suis sûr que tu pourras devenir pilote de chasse, Yasuo. Le pilote de chasse peut faire plus pour l’Empereur qu’un millier de fantassins. S’il est courageux, il peut se couvrir de gloire plus que tout autre combattant. Et tu as du courage, Yasuo, mon garçon.

Sa main serrait mon épaule et je sentais qu’il m’observait.

— Je l’espère, dis-je.

— Mais si, fils, tu en as ! D’ailleurs les Kuwahara ont toujours eu du courage. Personne n’a de plus nobles ancêtres.

— C’est vrai, fis-je. Un instant, j’observais le profil de mon père : le menton ferme, le nez aquilin, les yeux où le ciel semblait se refléter.

— Tu défendras ton pays, ta famille et tu verras le jour où les puissances occidentales seront repoussées. Peut-être seras-tu parmi ceux qui conquerront les États-Unis !

— Cela demandera peut-être beaucoup de temps, dis-je avec hésitation. Les Occidentaux ont beaucoup de soldats et de nombreux navires et avions. N’est-ce pas exact ?

— Oui, c’est la vérité, admit mon père. Ce que je prédis ne se fera pas en un jour. Mais rappelle-toi, Yasuo, que ce n’est pas le nombre qui compte. Ce qui importe avant tout, c’est notre esprit de lutte, notre détermination. Combien d’Américains n’avons-nous pas déjà faits prisonniers… des dizaines de milliers !

Il me toucha la nuque et me demanda :

— Et combien de nos hommes ont été capturés par les Américains ?

— Très peu.

— Eh oui, une poignée ! Tu vois ? Si les Américains se voient cernés, ils sont terrifiés et ne songent plus qu’à se rendre. Nos camps sont pleins à craquer de ces lâches. Oh, bien sûr, quelques-uns d’entre eux sont braves ! Il serait sot de sous-estimer l’ennemi… Mais, suppose, Yasuo, que cent Américains luttent sur une île contre des forces japonaises supérieures en nombre. Combien d’Américains faudrait-il tuer avant que le restant ne se rende ? Combien penses-tu ?

— Pas plus de dix, je crois.

— Non, il faudrait en abattre davantage. Sans doute vingt-cinq ou trente. Suppose maintenant que l’inverse se produise. Combien de Japonais devraient-ils tuer avant que les autres ne se rendent ?

— Aucun ne se rendrait !

— Alors, tu vois ? Les rares Japonais faits prisonniers ont été relevés évanouis sur le champ de bataille à la suite d’une grande perte de sang ou

grièvement blessés, incapables de bouger. L’issue du combat ne dépend donc pas du nombre ni de la quantité ou de la qualité du matériel, mais bien de la forme morale qui anime le soldat. Et voilà bien pourquoi le Japon triomphera. Comprends-tu, mon garçon ?

— Oui, mon père.

À L’ÉPREUVE

La base aérienne de Hiro n’était qu’à deux heures de train de ma maison. J’allais y vivre comme sur une autre planète.

Les soixante nouvelles recrues furent cantonnées dans quatre des quarante-huit baraquements de la base. Celle-ci avait une circonférence de cinq kilomètres et la piste d’atterrissage la traversait de bout en bout. Hiro comportait également un terrain d’exercice, une école, un dispensaire, des entrepôts, des ateliers d’assemblage et un banc d’essai pour avions de chasse. À cette époque, les matières premières, l’aluminium surtout, faisaient grandement défaut, et le montage était souvent confié à des étudiants. Il n’était pas étonnant que 15 % des avions construits se désintégraient d’eux-mêmes en plein ciel !

Avant de nous rendre à nos cantonnements respectifs, nous avions reçu des instructions de l’un des « hanchos » (sergents instructeurs) quant à la manière de faire un lit, de nettoyer les bottes, etc. Ordre et propreté étaient instamment exigés.

De telles obligations sont de mise dans tous les pays. Mais comment ces principes sont-ils appliqués ? Un Américain, par exemple, qui oublie de nettoyer ses souliers ou de se raser peut voir sa permission supprimée.

Tandis que pour nous, la moindre infraction au règlement était punie avec rigueur. Dès notre arrivée et pendant toute la durée de notre entraînement, ce fut si terrible que quelques-uns d’entre nous ne purent survivre.

En fait, les prisonniers américains, « victimes des atrocités japonaises », souffrirent moins que nous. Ils eurent à se plaindre mais ils ne furent jamais plus mal traités que nous. Quoi que nous fassions, le « hancho » trouvait toujours matière à punition. La coercition faisait partie du programme et

avait un double but : maintenir une discipline de fer et développer un invincible esprit de lutte.

Il n'était pas seulement question pour nous d'apprendre la technique du combat, mais surtout de « sauver notre vie ». Celui qui était capable de supporter le « hancho » pendant trois mois était tellement endurci que la fuite devant l'ennemi lui aurait semblé impensable. Ceci explique pourquoi les Japonais préféraient mourir en combattant plutôt que de se rendre.

Cette manière de faire était-elle vraiment à l'origine de l'esprit combatif ? Le courage peut dépendre de plusieurs facteurs. Mais de toute façon, un entraînement de ce genre ne peut que développer une incroyable agressivité et préparer les hommes à affronter le pire, même la mort. Jusqu'au dernier jour de la guerre, jamais la proportion d'un prisonnier pour cent hommes tués ne varia. Et la plupart du temps, il s'agissait de prisonniers faits à la suite de blessures qui les immobilisaient sur le champ de bataille.

Je revois en imagination le garçon anxieux que j'étais lors de ma première nuit passée à la base de Hiro. Je me trouvais sur mon lit, me sentant comme un lapin pris au piège. J'essayais d'imaginer ce que serait désormais mon existence. Qu'apporterait le jour suivant ? Je ne parvenais pas à dormir tant l'appréhension me rendait nerveux.

Soudain, la porte s'ouvrit. Les « shuban Kashikan » (sergents de semaine) faisaient leur première inspection. Tendu, le souffle coupé, j'écoutais leurs grommellements. Je réalisai alors que les quinze hommes du baraquement partageaient mon anxiété.

Puis l'électricité se fit dans la chambre et on nous projeta hors de nos lits à coups de pied, avec des vociférations :

— Allons, debout les bébés ! Dépêchez-vous, petits garçons qui pleurez vos mamans !

Une main ferme m'arracha à ma couche. D'une violente poussée dans les reins, je fus jeté hors du dortoir.

Nous n'avions qu'une simple couverture jetée sur nos épaules ; on nous fit aligner le long du baraquement. Un gros « hancho » commença alors à nous réprimander. C'était notre première prise de contact avec le sergent Noguchi, surnommé « le Porc ».

— Avez-vous donc toujours vécu comme des bêtes ?

Ou voulez-vous vivre ainsi parce que vous êtes loin de vos mères ?

Pendant quelque temps, il nous observa en silence. Puis il reprit :

— Ah, ah, ils ne sont même pas capables de faire attention.

Il semblait à ce moment incarner un bon père, désespéré de devoir faire des reproches :

— Pauvres bleus, dit-il en secouant la tête.

Je respirai avec soulagement. Peut-être l'entraînement ne serait-il pas si dur ?

Le Porc fit un geste à l'un des « hanchos » et cligna de l'œil. Immédiatement, le « hancho » lui tendit un bâton.

— Merci beaucoup, dit-il poliment. Soudain, je réalisai qu'il était passé maître dans l'art de tenir les recrues, qu'il connaissait tous les problèmes soulevés par l'entraînement et adorait ce métier d'instructeur.

— Savez-vous pourquoi j'ai demandé ce bâton ? demanda-t-il doucement.

— Oui, murmurèrent un ou deux hommes.

— Allons, allons, fit-il sur un ton d'indicible détresse. N'avez-vous pas eu assez à manger ? Jeunes gens, je vous entends à peine. Sérieusement, connaissez-vous l'usage que l'on fait de ce bâton ?

Beaucoup parmi nous répondirent affirmativement, mais encore avec timidité.

Un énorme rire le secoua :

— Pauvres bleus, depuis quand avez-vous abandonné le biberon, dites ? Êtes-vous toujours restés dans les jupes de votre mère ?

Et s'adressant à l'un des « hanchos » :

— Dis-moi, Sakigawa, as-tu jamais vu un tel rassemblement de gamins ?

Le « hancho » sourit et deux ou trois d'entre nous esquissèrent à leur tour une grimace.

— Cessez de sourire, rugit-il. Compris ?

Le cœur serré, nous le regardions avec stupéfaction. Alors, il ricana :

— Dieu, il y a longtemps que je n'ai vu des imbéciles comme ceux-ci !

Retenant son hilarité, il commanda :

— J'ai peur de devoir passer directement aux applications pratiques.

Il nous regarda encore une minute puis rugit :

— Demi-tour !

Nous nous retournâmes pour faire face à une barre fixée à quelques centimètres du mur, à la hauteur de la taille. Il nous ordonna de saisir la barre avec les deux mains. Nous entendîmes encore son rire satanique :

— Regardez donc ces pauvres chiots. Bien, les enfants, maintenant nous allons chasser ce qui fait de vous des lapins.

Il y eut un coup violent et le premier homme de la file hurla. Un « hancho » venait d'abattre à toute volée son bâton sur son arrière-train.

— Agrippe la barre, commanda-t-il.

La victime saisit la barre et reçut encore un coup d'une violence inouïe.

— Allons, reste en place ! proféra le « hancho ».

Le bâton s'abattit une troisième fois. L'homme se contraignit à ne plus faire un mouvement et c'est à ce prix que l'exécuteur le laissa pour recommencer l'épreuve aux dépens de son voisin.

Les coups résonnaient de plus en plus proches. Ceux qui laissaient échapper la moindre plainte se voyaient administrer une volée supplémentaire.

Serrant les dents, je luttai contre la peur qui m'envahissait. C'était au tour de mon voisin de subir le traitement. Puis, pendant un moment qui me sembla une éternité, j'attendis… Une langue de feu sembla me traverser le corps. De ma vie, je n'avais éprouvé une telle douleur. Mais je réussis à garder le silence et à ne pas bouger. Peut-être le dus-je au fait que j'avais eu plus de temps que les autres pour me préparer à ce supplice.

L'homme au bâton me regarda un instant puis passa au suivant. Quand tout fut terminé, nous fûmes reconduits à nos baraquements. Comme nous ne pouvions retenir des gémissements de douleur en nous étendant sur nos lits, la porte s'ouvrit à nouveau. Chacun serra les mâchoires : « Pas un mot, pas

une plainte ! » pensa toute la chambrée. C'était le Porc. Calmement, lentement, il faisait le tour du dortoir. Puis, il nous demanda à voix basse, comme s'il s'était fait le confident de nos pensées intimes :

— Alors, qu'en pensez-vous ? Savez-vous maintenant à quoi est destiné le bâton ?

— Oui ! répondirent en chœur tous les hommes. Balançant la tête, il nous quitta, l'air pensif…

LA VOIE SUPREME DU CIEL ET DE LA TERRE

Réveillés vers six heures du matin, nous ne pûmes nous empêcher de gémir en nous levant. Il semblait que nous venions d'attraper à l'instant même une nouvelle volée de coups. Mais il ne s'agissait pas de nous attendrir sur notre sort. Déjà les « hanchos » étaient parmi nous, distribuant des bourrades à ceux qui tardaient à se lever.

Je devais me lever, et vite ! Un spasme d'angoisse m'étreignit. Je ne pouvais bouger ! Mes jambes me refusaient tout service. Que faire ? Je roulai en bas de mon lit et, grâce à Dieu, le choc fit circuler le sang à travers mes articulations et me permit de me mettre debout. Je me dépêchai d'enfiler chemise et pantalon.

Je laçai mes bottes et arrivai à m'apprêter juste avant le passage des « hanchos ».

Nos lits faits, nous nous précipitâmes hors des baraquements et nous alignâmes. Je réalisai alors que chacun d'entre nous était crispé de douleur.

Nous ayant formés en une seule colonne, le Porc commanda : « En avant, marche ! » Chaque pas était une torture. Nous nous sentions brisés.

— Affreux ! Affreux ! rugit le « hancho ». Eh bien, puisque vous ne savez pas marcher, vous allez courir ! Allons, plus vite !

On entendit un bruit de chute. Le dernier homme de la colonne venait de s'écrouler. Lentement, tel un troupeau d'oies, la file humaine traversa la campagne…

Comme la course devenait de plus en plus pénible, les hommes s'évanouissaient l'un après l'autre. Bientôt, il n'en resta debout que quatre

ou cinq. Le Porc sembla comprendre la situation, car il ordonna une halte. Nous soufflions comme des forges, mais je dois reconnaître que la raideur de nos membres avait disparu.

Ce fut le début d'une mauvaise journée. Un autre « hancho » nous obligea à faire le tour des baraquements sur le ventre sous prétexte que le sol était sale comme dans une écurie.

Puis on nous permit de nous attabler devant un bol de riz que je dévorai littéralement. Le repas à peine terminé, on nous fit faire des mouvements de gymnastique destinés à développer le sens de l'équilibre. Notre état de fatigue était tel que beaucoup d'entre nous échouèrent. Les « hanchos » intervinrent avec leur fouets et nous dûmes encore une fois serrer les dents et réaliser l'impossible.

En fin de journée, on nous fit réciter le texte du « Serment de fidélité à l'Empereur ». Celui-ci comportait cinq paragraphes et aucun d'entre nous ne fut capable de s'en rappeler tous les mots. Cela nous valut de nouvelles punitions. Je réalisai alors que les « hanchos » attachaient encore plus d'importance à la récitation parfaite du serment qu'à l'entraînement.

En fait, ce Serment faisait partie d'un texte promulgué par l'empereur Meiji en 1882. Il était considéré comme sacré et chaque soldat, marin et aviateur se devait d'étudier ses règles complexes et sa philosophie.

Voici les cinq points principaux du Serment :

1) Tout soldat doit considérer la loyauté comme son devoir le plus important.

Un soldat chez qui l'esprit de lutte n'est pas fortement développé n'est qu'une marionnette, si versé soit-il dans sa spécialité ou la technique du combat. Un groupe de soldats qui manque d'esprit de lutte, si discipliné et respectueux du règlement soit-il, ne vaut pas mieux, au moment crucial, qu'une bande de lapins… De tout votre cœur, accomplissez votre devoir et rappelez-vous que l'honneur représente plus qu'une montagne alors que la mort n'est que l'équivalent d'une plume…

2) Les subordonnés doivent considérer les ordres de leurs supérieurs comme émanant directement de l'Empereur. Ne manquez pas seulement au respect dû à vos supérieurs, mais manifestez seulement de la déférence pour les personnes plus âgées que vous, même si vous n'êtes pas liés à elles par

voie hiérarchique. D'autre part, les supérieurs ne doivent jamais traiter leurs subordonnés avec mépris ou arrogance. Sauf quand l'accomplissement de missions officielles exige de la sévérité, les supérieurs doivent toujours manifester de la considération à l'égard de leurs subordonnés et faire de la bonté leur principal objectif. De cette manière se forgera l'unité entre les divers membres de l'armée au service de l'Empereur…

3) Tout combattant doit tenir le courage en haute estime. De tout temps, le courage a été extrêmement prisé dans notre pays. Un soldat sans courage ne mérite plus d'exister. Dans ces conditions, comment pourrait-il oublier, fût-ce un seul instant, et même au plus fort du combat, qu'il a l'obligation d'être vaillant ?

4) Fidélité et droiture sont les devoirs de l'homme ordinaire, mais le combattant ne peut y faillir, pas même une seule fois. La fidélité implique le respect de la parole donnée et la droiture de l'accomplissement du devoir. Pour être fidèle et droit en toutes circonstances, vous devez savoir réfléchir. Si vous consentiez à faire quelque chose de vague ou manquant de sagesse, vous risqueriez de vous trouver embarrassé et sans espoir de recours…

5) Le combattant doit rechercher la simplicité. Si vous ne faites pas de la simplicité l'un de vos buts, vous deviendrez efféminé et frivole et vous vous prélasserez dans le luxe et la vanité. Vous deviendrez un être égoïste et sordide et sombrerez dans la déchéance du caractère. Vous ne serez même plus capable de répondre à l'appel du courage et de la loyauté et deviendrez un objet de mépris. Ancrez bien ceci dans votre esprit.

Ces préceptes sont dénommés « La Voie Suprême du Ciel et de la Terre » et représentent pour nous la Loi Universelle de l'humanité. À la suite d'une seule erreur dans la récitation, il est arrivé à des hommes de se suicider.

Il était donc compréhensible que les « hanchos » attachent une si grande importance à la connaissance de ce texte. Toutefois, il était paradoxal de constater à quel point les agissements de nos instructeurs cadraient peu avec les recommandations touchant à la considération que les supérieurs étaient censés devoir à leurs subordonnés.

Ce soir-là, parce que nous n'avions pu réciter textuellement le serment, nous fûmes alignés le long du mur et reçûmes des coups au visage. Un homme eut le nez cassé et un autre perdit plusieurs dents.

Un peu plus tard, le Porc nous dit :

— Recrues, ce jour-ci a été bon. Encore un peu et vous deviendrez des hommes.

***

L'étranger nous considère comme un peuple incapable d'éprouver une émotion. Effectivement, nous dissimulons nos sentiments derrière une façade faite de philosophique résignation. Bien souvent, nous ne manifestons aucune réaction, si débordants soyons-nous de joie ou de ressentiment. Parfois rions-nous de l'adversité. Tous les hommes sont sujets aux passions, mais ils les expriment différemment.

L'Occidental, et en particulier l'Américain, peut se comparer à un chaudron dont le couvercle n'est pas fixé et laisse avec régularité s'échapper la vapeur. Le Japonais, lui, pourrait être assimilé à une casserole à pression. Même chaleur, même pression, mais dans le dernier cas la vapeur peut se concentrer pendant un temps sans manifestations extérieures. Quand à la fin elle s'échappe, elle le fait avec violence.

On comprend ainsi pourquoi le Japonais, à certains moments, apparaît comme un exemple de politesse, de sérénité, d'humilité et de déférence à l'égard d'autrui, et à d'autres, peut se rouler à terre dans des crises de rage ou de passion quasi hystériques. Voilà la raison pour laquelle il est capable d'attaquer l'ennemi avec tant de fanatisme. Il peut faire preuve d'autant de haine que d'amour ou d'affection.

Nos « hanchos » déployaient donc toute leur énergie pour contenir notre sensibilité native et la canaliser dans la voie du service rendu au pays et à l'Empereur. Pas une seule occasion n'était perdue de nous rappeler la grande cause que nous servirions plus tard. Peurs, joies, soucis devaient être dominés. Toute compassion pour soi, toute plainte étaient considérées non seulement comme des signes de faiblesse, mais aussi comme la preuve que nos vies n'étaient pas encore totalement consacrées à la Cause. On nous répétait que notre existence personnelle n'avait aucune importance si nous n'étions pas corps et âme dévoués à un but plus grand que nous-mêmes. Mourir au combat était donc un honneur qu'il fallait rechercher.

— Maintenant, recrues, nous dit un jour notre « hancho », je vais vous donner un avis médical. Vous êtes ici pour une seule raison. La connaissez-

vous ? Oui ?

Et comme nous répondions affirmativement en chœur, il secoua la tête et dit :

— Non, vous ne savez pas. Vous n'existez que pour votre Empereur et l'Empire nippon.

Et, haussant le ton, il ajouta :

— Je suis ici pour faire de vous des hommes qui seront prêts à combattre pour la gloire de l'empire. Je ferai un homme de chaque recrue, même s'il faut que je la tue. Mettez-vous dans la tête qu'il n'y a pas plus grand honneur que de servir l'Empereur. Oubliez donc la vie civile, oubliez vos familles. Une seule pensée doit remplir votre esprit : vous devez vous préparer à mourir à n'importe quel moment sans la moindre hésitation. N'oubliez jamais, jamais, que vous appartenez à l'Empereur. Et rappelez-vous aussi que les bastonnades et autres traitements qui ont pu vous paraître de trop ne sont rien, absolument rien. Cela fait de vous des hommes et vous prépare à endurer le pire. Comprenez-vous maintenant ? Bien !

Il fit un signe à l'un des « hanchos » et celui-ci alla chercher les bâtons. Ce soir-là, nous fûmes battus jusqu'à évanouissement et sans que l'un d'entre nous ne bronche.

Si pénible que fut notre entraînement, il n'était rien en comparaison de ce qui nous attendait. Comme nous nous endurcissions, on nous fit courir dix kilomètres chaque jour au lieu de quatre ou cinq. Parfois des courses de quinze kilomètres nous étaient imposées et ceux qui tombaient recevaient des coups de crosse.

Mais je sentais mon corps se fortifier, l'énergie se développait dans mes jambes et il me semblait que j'allais devenir moi aussi un « Samouraï ». Je pensais à mon père, à ma famille et j'étais galvanisé par la pensée que je ne devais pas entacher l'honneur des Kuwahara.

Une autre semaine s'écoula. La fin de l'entraînement approchait et un solide esprit de camaraderie nous liait tous. De plus, nous parvenions à rire de quelques-unes de nos punitions. Ainsi l'un des « hanchos » s'amusait à faire monter sa victime à cheval sur une porte. Elle devait s'asseoir là-haut dans la position du Bouddha, jambes croisées, bras repliés. Le « hancho » poussait la porte au-dessus du vide et la secouait de toutes ses forces. Le

malheureux « patient » essayait de se maintenir en équilibre malgré tout ! Neuf fois sur dix, il tombait. Celui qui n'avait pas assez d'adresse pour atterrir sans se faire mal était considéré comme une recrue de peu de valeur.

Parfois on nous faisait grimper aux arbres situés tout près des baraquements. Nous devions rester dix ou quinze minutes sur notre perchoir et y émettre des grognements d'animaux. Le « hancho » n'était pas seul à s'amuser des grimaces de nos camarades. Je me rappelle qu'un de mes amis, Oka, était malade de rire en regardant Yamamoto grogner de plus en plus fort.

— Ah, c'est ainsi, gronda le « hancho » en donnant une bourrade à Oka. Eh bien, puisque cela t'amuse tant, vas-y toi-même !

Oka grimpa dans l'arbre comme un écureuil et s'installa à côté de Yamamoto qu'il essaya de déloger. C'était vraiment drôle, et chacun de ceux qui éclataient de rire était contraint de monter à son tour. Bientôt les branches plièrent sous le poids des recrues s'agitant et grognant en mesure…

Quand il fut près de se terminer, l'entraînement devint plus doux et les punitions diminuèrent. Le commandant voulait que nous fussions en bonne forme quand nous retournerions à nos foyers, en congé. Le « hancho » se montra presque humain pendant les derniers jours. Et le Porc, que beaucoup d'entre nous avaient juré de tuer, nous invita à une soirée chez lui, dans sa maison de Kure.

Quel étrange contraste ! L'homme que nous avions le plus craint, l'homme qui était, dans une large mesure, responsable du suicide de neuf recrues, ce même homme nous invitait chez lui. Nous étions devenus à ses yeux de respectables hôtes !

L'épouse du Porc était charmante, le type parfait de l'hôtesse. Ses deux enfants, un garçon et une fille de cinq et sept ans, étaient adorables.

Pendant deux heures, nous nous entretînmes avec le Porc, échangeant avec lui des plaisanteries comme s'il était un vieil ami. Je n'y comprenais rien. Il paraissait naturel et sincère. Aucun de ces propos ne permettait de déceler le moindre sarcasme ou remarque désobligeante.

Quand il nous parla de l'entraînement, il s'adressa à nous comme si nous avions été les spectateurs indifférents de ce qui s'était passé. S'essuyant les

lèvres après avoir vidé sa tasse de thé, il nous confia :

— Cela peut sembler regrettable que les hommes soient punis parfois si sévèrement. Cependant… (il soupira comme s'il en était vraiment désolé), on est obligé d'obéir aux ordres, au commandant en l'occurrence. Lui-même doit obéir à un supérieur… Et si le Dahonei est contrarié par le cours des événements, il admoneste le commandant en chef. Le commandant en chef s'en prend à ses subordonnés. Ceux-ci trouvent le moyen de faire des remarques désagréables au « hancho ». Ce dernier châtie les recrues. Et les recrues… quand elles retournent chez elles, donnent un coup de pied à leur chien.

Nous éclatâmes de rire à cette remarque.

— Les punitions sont nécessaires, continua le « hancho ». C'est triste à admettre, mais aucun de nous n'est né « Samouraï ». Ne vous choquez pas. On apprend à devenir Samouraï en survivant à un entraînement pénible. Voyez mes recrues ! Ne sont-elles pas devenues de vrais soldats ? Oui. Elles n'ont plus rien de comparable avec ces jeunes gens qui croyaient, il y a trois mois, que j'allais les tuer. Oui, mes recrues détestent Hancho Noguchi. Elles veulent tuer Hancho Noguchi. Mais elles valent mieux que l'ennemi, maintenant. Rien ne pourra les arrêter désormais, rien ne pourra les effrayer un jour, la vérité de ce que j'avance leur sautera aux yeux. Alors, peut-être Hancho Noguchi leur semblera-t-il moins méchant.

Le Porc se confiait à nous comme à des amis. Il semblait nous parler d'autres hommes que de nous-mêmes. Nous étions arrivés à un stade où nous comprenions la raison de nos souffrances comme si celles-ci avaient été endurées par des étrangers.

Le Porc avait un but en nous invitant à dîner. Il voulait laisser un message que nous transmettrions à nos amis.

Après ces quelques considérations, il ne nous parla plus que de poésie, de philosophie et d'art. Sa maison regorgeait de livres et il nous étonna par l'étendue de ses connaissances et par sa sagesse.

Quand nous le quittâmes, nous eûmes l'impression d'avoir découvert un homme au grand savoir et à la vive intelligence. Nous avions toutes les peines du monde à établir le moindre rapport entre notre hôte et cette brute qui nous avait martyrisés pendant toute la durée de notre entraînement.

***

Notre entraînement de base était terminé. Enfin ! Ils ne m'avaient pas abattu et j'en étais fier. Je reconnaissais même la valeur de leur façon de faire. Pendant les derniers jours, les punitions avaient nettement diminué, et nos rapports avec les « hanchos » étaient devenus presque amicaux. Le commandant nous avait réuni la veille de notre départ et nous avait parlé de nos futures obligations, nous disant que nous étions maintenant des hommes.

Nous avions été entraînés au combat au corps à corps, nous étions endurcis, capables de supporter la douleur, nous savions ce qu'était la mort. La mort de nos camarades avait servi à endurcir les autres et à nous faire admettre que les faibles ne peuvent survivre.

En ce dernier jour, alors que nous écoutions le commandant, une brume légère s'étendait sur la base. Puis, elle s'évapora, cédant le pas aux rayons du soleil levant. Le soleil levant ! Quel présage !

Notre commandant, quoique de petite taille, avait grande allure. Chacun de ses gestes révélait sa force d'âme, sa maîtrise. Et il était là, nimbé de soleil, vivante incarnation des superbes valeurs militaires de notre Japon bien-aimé.

Quand il eut terminé son discours, cinquante recrues chantèrent à pleins poumons et sans la moindre hésitation le « Serment de fidélité à l'Empereur ». Et pendant ce temps, je pouvais entendre, en bruit de fond, le grondement des moteurs de nos bombardiers partant en mission. Il y avait quelque chose de grand, d'extraordinairement exaltant dans tout ceci. Je prenais pleinement conscience de la valeur de notre cause.

LA MANTE RELIGIEUSE

Ma famille me réserva le meilleur des accueils. Tous étaient fiers de moi, heureux de savoir que j'avais supporté avec cran les épreuves de l'entraînement. Ces quelques jours passés dans une ambiance chaude, sans contraintes d'aucune sorte, me parurent suaves en comparaison des trois mois que je venais de passer à Hiro.

Mais l'enchantement prit fin. Je devais continuer mon instruction.

L'école de pilotage, comme je l'avais prévu, ne devait pas me laisser des souvenirs aussi pénibles que Hiro. Le régime de punitions existait comme à Hiro, mais nous avions formé de solides liens de camaraderie et étions endurcis aussi bien physiquement que moralement.

À ma grande joie, tous les hommes du groupe de Hiro furent cantonnés ensemble dans le même baraquement. Celui-ci comportait quatre sections dans chacune desquelles furent logés quinze hommes. Notre logement était meilleur que celui de Hiro et nous nous trouvions à proximité de l'habitat des pilotes. Ceux-ci avaient droit à toute notre admiration, car c'étaient de rudes gaillards, apparemment dépourvus de toute crainte. Chaque jour, nous avions l'occasion d'observer leurs performances ; à les voir évoluer avec témérité, nous avions l'impression que de tels actes ne pouvaient que semer la destruction complète dans le camp ennemi.

Nous fûmes versés dans la 4e escadrille et la première partie de notre instruction, qui devait durer six mois, comporta l'étude intensive des notions d'aéronautique. On nous apprit également à nous servir d'un parachute. Et deux mois plus tard, nous reçûmes la permission de piloter un Akatombo (Libellule rouge) en compagnie d'un instructeur.

Notre nouvel « hancho » ne nous traita pas mieux que ne le firent le Porc et les autres « hanchos » de Hiro. Il s'appelait Rentaro Namoto et nous le

surnommâmes « la Mante religieuse », en raison de son allure décharnée et de son air méchant. Il était moins complexe que le Porc. Il ne plaisantait presque jamais et je ne me souviens pas de l'avoir entendu rire. Par contre, on ne pouvait lui reprocher de manquer de courage. Il était grand, par rapport aux autres Japonais. Il avait un corps sec, un visage taillé à la serpe, des yeux de reptile. Je n'ai pas connu d'homme plus froid et plus calculateur que Namoto. Quand il nous punissait, il le faisait sans la moindre émotion. C'était une machine, méthodique et précise.

Pendant les deux premiers mois au moins de notre entraînement de base, nous avions vécu absolument sous le coup de la peur et de la surprise. L'arrachement brutal à la vie de famille, la peur de l'inconnu, la malléabilité de notre esprit et de notre corps, l'humiliation de nous sentir tels des marionnettes -tout cela avait contribué à faire de notre existence un véritable cauchemar.

Mais à l'école de pilotage, notre esprit était tout différent. D'une manière voilée, nous n'hésitions plus à rendre coup pour coup et à résister à nos tyrans.

Bien sûr, le plus grand crime dans une armée, et spécialement dans l'armée japonaise, est de désobéir. La désobéissance entraînait une punition rapide et sévère. Cependant, la désobéissance indirecte, dissimulée, n'était jamais punie avec la même rigueur que la désobéissance déclarée.

Le défi à l'autorité affiché ouvertement avait pour conséquence les peines les plus dures, parfois même la mort. Refuser d'obéir à un « hancho », au vu et au su de tous, signifiait également que l'on refusait d'obéir au commandant, au Dahonei à Tokyo, à l'Empereur lui-même.

Aussi, usions-nous de moyens détournés pour nous venger. Nous avions mis au point un système de représailles contre la Mante religieuse, qui avait fini par avoir l'apparence d'un jeu. Ce qu'il nous infligeait lui était généralement rendu avec des intérêts proportionnels !

Le premier tour que nous lui jouâmes fut décidé après qu'il nous eut battus à coups de crosse de fusil. Un soldat était requis, au moment du repas, d'aller porter sa gamelle au « hancho » qui mangeait dans le quartier réservé aux sergents instructeurs. Plusieurs amis, déterminés à aller jusqu'au bout, décidèrent avec moi de faire payer à Namoto sa brutalité.

Un soir, nous accostâmes le soldat qui s'apprêtait à porter l'ordinaire à la Mante religieuse. L'un de nous l'appela :

— Eh, toi, arrête. Nous voulons ajouter quelque chose au menu du « hancho ».

— Oh, non ! répliqua le soldat. N'en fais rien. Non, non. Veux-tu qu'il me tue ?

— Il n'en sera rien. Mais cesse de crier comme une souris prise au piège. Attends une minute…

Alors, chacun de nous se pencha au dessus de la gamelle et se gratta vigoureusement les cheveux. Malgré les protestations épouvantées du soldat, nous réussîmes à faire tomber une grosse quantité de pellicules dans le bol.

— Et maintenant, murmura Nakamura, mélange bien le tout. C'est un cadeau de choix que nous faisons à la Mante…

Nous nous dissimulâmes ensuite près du logement du « hancho ». Il n'y eut aucun éclat et une seconde plus tard, nous vîmes revenir le soldat, les mains vides.

— Mange-t-il son riz ? demandai-je.

— Oui, oui, grommela le soldat. Et il nous quitta précipitamment.

C'était une belle revanche. Nous étions indifférents au fait que la Mante n'était pas conscient de son humiliation. Le point important était qu'il soit bafoué.

Nous répétâmes à plusieurs reprises cette expérience, variant chaque fois les ingrédients. Un jour, réunissant encore d'autres camarades, nous nous approchâmes du soldat chargé de la gamelle de la Mante.

À notre approche, il comprit ce que nous avions l'intention de faire et nous supplia de nous abstenir de cette nouvelle provocation. Mais nous refusâmes de l'écouter et renouvelâmes la séance de grattage des cheveux. Le bol déborda de pellicules !

— Et mélange bien, souffla l'un des membres du groupe, si tu veux que la Mante n'en sache rien.

— Comment veux-tu que je le mélange ?

— Mais avec tes doigts, voyons.

Le malheureux soldat fit ce que nous lui conseillions et grimaça en contemplant ses mains dégoulinantes.

— Et maintenant, que dois-je faire, comment les essuierai-je ?

— Lèche-les, suggérai-je.

Il ouvrit la bouche et leva sa main. Puis il réalisa… Nous étions secoués par un rire inextinguible. Il jura et entra dans la chambre du « hancho » comme s'il s'approchait d'une guillotine.

Nous tendîmes l'oreille. Le « hancho » et le soldat échangèrent quelques mots que nous ne comprîmes pas. Puis, le soldat ouvrit la porte et à ce moment nous entendîmes le « hancho » le rappeler.

— Eh, viens ici, cher ami.

— Oui, sergent, répondit le soldat d'une voix étouffée.

Il y eut un grand silence. Puis, la Mante finit par dire : « Ce riz est infect. Pourquoi est-il si huileux ? Il sent mauvais. Es-tu allé le chercher aux latrines ? »

— Allons-nous-en, suggéra Nakamura.

Nous partîmes sur la pointe des pieds et venions à peine de tourner le coin du baraquement que nous entendîmes un bruit terrible et ce qui nous sembla être un coup de pied dans l'arrière-train. Nous vîmes ensuite le malheureux soldat projeté à l'extérieur, avec les restes du repas de la Mante plaqués contre son visage.

— Ça y est, fis-je. Nous sommes repérés. Il va nous tuer !

Nous attendions la réaction de la Mante avec appréhension. Elle survint le lendemain au moment de l'appel et fut moins terrible que nous l'avions imaginé.

La Mante nous inspecta calmement. Pas un homme ne broncha.

— Il paraît que… dit-il.

À ce moment apparut une formation de chasseurs qui s'apprêtaient à atterrir. L'un d'eux toucha terre avec l'une des roues seulement et tangua légèrement.

— Il ne sait pas se débrouiller, celui-là, dit le « hancho » comme s'il ne parlait qu'à lui-même. Ah, continua-t-il, semblant se souvenir de ce dont il voulait nous faire part précédemment, il paraît que quelques-uns d'entre vous se préoccupent de ma santé. Vous avez voulu améliorer mon ordinaire. Peut-être pensez-vous que je suis trop maigre ! Quoi qu'il en soit, je tiens à vous dire combien j'apprécie votre amabilité. Je conçois fort bien que des recrues aiment leurs instructeurs et veillent sur leur sort. Aussi, pour vous prouver ma reconnaissance, je vous propose un toast. Eh, « hancho » Maki ! Apporte donc les tasses !

Des petites tasses de saké nous furent distribuées. À notre grand étonnement, le sergent Maki versa dans chacune d'elles le contenu d'une grande bouteille d'encre.

— Et maintenant, dit la Mante avec une feinte dignité, buvons à la santé de la 4e escadrille ! C'est du saké d'Okinawa.

— Kampai ! Aux hommes de la 4e escadrille ! dûmes-nous répéter à l'unisson.

Il fallut un temps pour prendre conscience de ce que nous venions d'avaler. Nos lèvres étaient bleues. C'était de l'encre…

Cette mésaventure nous calma quelque peu ! Les trois premiers mois de notre instruction à l'Ecole de Pilotage nous parurent beaucoup plus courts que le temps de notre entraînement de base.

J'étais maintenant en mesure de piloter seul. Je me rappellerai toujours ces premiers essais sur Akatombo. J'affrontais le vol sur avion à moteur aussi allègrement que le vol en planeur. J'avais étudié l'aéronautique avec zèle et m'étais familiarisé avec les divers instruments de bord. J'étais prêt à prendre l'air sans l'assistance d'un moniteur.

Pendant les heures de vol, j'observais la terre avec un sentiment de joie indescriptible. Une sensation de puissance m'envahissait, qui balayait toutes les expériences désagréables du passé. Celles-ci appartenaient à la terre. Tandis qu'ici, en plein ciel, rien ne pouvait m'atteindre.

***

Les leçons de vol se poursuivaient maintenant tous les jours. Un beau matin, alors que je grimpais dans la cabine, derrière le moniteur, qui vis-je sinon une vieille connaissance de l'entraînement de base : le « hancho » que nous avions dénommé le Serpent. Il avait été transféré.

Je commençai à boucler la ceinture de sécurité, mais il secoua la tête :

— Pas de ceinture de sécurité, Kuwahara. Je le regrette !

J'eus une sorte de choc au cœur. Pas de ceinture de sécurité ? Et le plus étrange était que le Serpent avait parlé sur un ton amical…

Nous décollâmes et prîmes rapidement de l'altitude. Arrivés à deux mille mètres environ, il se retourna et me regarda avec malice :

— Tiens-toi bien, fit-il.

Je m'agrippai aux commandes et soudain l'avion piqua du nez. Puis il se redressa brusquement et s'engagea dans un looping. Je crus que j'allais être arraché de mon siège. J'étais recroquevillé sur moi-même et me cramponnais à ce que je pouvais. Des taches noires dansaient devant mes yeux.

L'avion se redressa et un vol horizontal succéda quelques secondes à l'acrobatie. Puis, soudain, ce fut un second looping. Le vent se ruait à notre rencontre. J'allais être enlevé du siège ! Ouf, nous étions de nouveau en position normale.

Je venais à peine de reprendre mes esprits que l'avion piqua une nouvelle fois du nez et s'engagea dans une spirale à la verticale. J'eus l'impression qu'un étau me serrait le front. Je ne voyais plus clair. Et toujours cette horrible sensation d'être arraché au siège et projeté dans les airs.

Quand j'ouvris les yeux, nous étions prêts à atterrir. Incapable de bouger, je fus hissé hors de l'appareil.

Les soixante hommes de notre groupe connurent tous le même sort et pendant plus d'une demi-heure, la plupart d'entre nous ne purent se tenir sur leurs pieds. Nous étions si abattus que la Mante s'excusa à demi-mots : « Que voulez-vous, nous sommes des aviateurs. Nous devons nous habituer à des choses pareilles. »

Mais ce n’était pas ce vol qui devait me laisser le pire souvenir. Loin de là ! Peu de temps après avoir reçu l’autorisation de voler seul, sans l’aide d’un moniteur, il arriva quelque chose de tout à fait extraordinaire.

Six d’entre nous volaient en formation quand la Mante nous ordonna de nous placer derrière lui, en file indienne. Premier de la file, je suivais de très près le « hancho » alors qu’il plongeait en piqué, redressait l’avion et s’engageait dans un looping. Je ne le lâchai pas une seule fois et terminai le looping à une faible distance de son plan de direction.

Puis, sans comprendre la raison qui me poussait, au lieu de réduire ma vitesse, j’accélérai.

Me sentant tout proche, la Mante vira et commença à grimper. Je le suivis toujours à la même distance. C’était curieux. J’avais l’impression de ne plus avoir le contrôle de mes actes. La Mante m’interpellait par radio : « Lâche-moi, espèce de fou ! Idiot, ralentis ! »

Les autres avions étaient déjà bien loin. La Mante piqua et je le suivis comme si mon avion était attaché au sien par un câble. S’il avait piloté un appareil plus rapide, je n’aurais pu l’accompagner. Mais son avion d’entraînement ne lui permettait pas de se dégager.

Il plongeait, se redressait, exécutait loopings après spirales, tonneaux après feuilles mortes, et tout cela ne servait à rien. Il lui était impossible de se débarrasser de moi.

Le désir de le heurter, de le détruire me submergeait. Et, en même temps, j’étais terrifié par la portée de mes actes…

Nous venions d’opérer un virage serré sur la gauche et la Mante hurla : « À droite, à droite ! » Cet ordre me laissa indifférent. Bien plus, je virai délibérément vers la gauche et nos deux avions faillirent se télescoper.

Désespérément, le « hancho » fila à plein gaz vers les montagnes toutes proches et bientôt, nous volions entre leurs escarpements et rasions le fond des vallées.

Une falaise abrupte surgit devant nous. Je tirai le manche à balai vers moi et vis la Mante presque s’écraser contre la paroi ! Son aile faucha le haut d’un sapin. Je continuai à poursuivre sans pitié ma victime. Maintenant nous faisions des cercles au-dessus d’un pic.

Arriva ce qui devait arriver ! La Mante émit un dernier juron et sauta hors de l'appareil. J'observais à loisir le champignon blanc du parachute se balancer, soutenant ce qui paraissait être une petite marionnette. Puis, retentit une explosion : son avion venait de heurter le sol.

Ma tête tournait. Mon corps semblait en feu. Je me serais probablement écrasé quelque part si une voix familière n'avait retenti dans mon écouteur : « Kuwahara ! Reviens ! Reviens donc ! Ne fais rien que tu puisses regretter ! Pense à ta famille. Pense à l'Empereur. Tu as des devoirs ! » C'était le Serpent qui m'avait rattrapé et s'efforçait de me ramener au calme.

Toute cette affaire n'avait duré que quelques minutes. Je parvins à rejoindre mes camarades. J'avais retrouvé ma lucidité et en même temps je ressentais une affreuse panique. Tremblant, j'achevai les exercices de la journée.

Peu après l'atterrissage, je fus introduit auprès du commandant. Cette équipée au-dessus de la montagne avait attiré l'attention de tous les occupants de la base.

La Mante se trouvait déjà là, sain et sauf. Il avait été recueilli par une ambulance.

C'était une situation désespérée. Le commandant nous pria, la Mante et moi, de nous asseoir et commença son interrogatoire d'une manière surprenante. En fait, mon acte semblait beaucoup l'intéresser, comme s'il ne s'était pas agi d'une infraction à la discipline. Il s'adressa à la Mante :

— Que s'est-il passé exactement, Namoto ?

La Mante me jeta un regard oblique et cruel :

— Honorable commandant, je dois vous dire que cet homme est fou. Pendant un vol d'entraînement, il a fait tout ce qu'il a pu pour causer un accident et me tuer. Si je n'avais pas sauté hors de mon appareil, il y aurait réussi.

— Pendant combien de temps vous a-t-il pris en chasse ? interrompit le commandant.

— Pendant plusieurs minutes, honorable commandant.

— C'est une recrue sans expérience et vous n'avez pas pu le semer ?

— Je…

— C’est curieux… Bien des choses étranges surviennent à Hiro, mais jamais, jamais il n’est arrivé un fait de ce genre.

Il prit un crayon et tapota son bureau. Il sourit et continua :

— Oh, bien sûr, il nous arrive de perdre un ou deux« hanchos » de temps en temps.

La Mante se raidit. Tapotant toujours son bureau, sans le regarder, le commandant poursuivit :

Qu’avez-vous à dire, Kuwahara ?

Je saluai et baissai les yeux :

— Je n’ai rien à dire, honorable commandant.

Que pouvais-je dire ? J’étais incapable de m’expliquer ce qui m’avait poussé à cet acte sauvage.

— Aviez-vous l’intention de tuer cet homme ?

— Non…

— Vouliez-vous prouver votre habileté aux autres hommes ?

— Non, je…

— Honorable commandant, intervint la Mante…

Mais mon interlocuteur lui imposa le silence d’un geste rapide, presque irrité.

— Hmm, quand avez-vous décidé de faire cela ?

J’avalai ma salive.

— Je ne l’ai pas fait. Je veux dire que je ne sais pas, honorable commandant. Je n’ai fait que le suivre, comme il nous l’avait ordonné. Je… je n’ai fait que le suivre.

— Je vois. Mais ne l’avez-vous pas suivi d’un peu trop près pour qu’il se sente à l’aise ? C’est du moins ce que pense le sergent Namoto. Il s’est senti si peu à l’aise qu’il a préféré abandonner son appareil, de telle sorte que voilà perdu l’un de nos meilleurs avions d’entraînement.

Les muscles de la mâchoire de la Mante se contractèrent.

— Je le regrette, honorable commandant, dis-je, tout en prenant conscience de la stupidité de mes paroles. Mais il n'y avait rien d'autre à dire. La Mante nous avait ordonné de le suivre et je l'ai suivi.

Pendant une longue minute, l'officier garda le silence. Il passa sa main sur le front puis secoua la tête. Il était de petite taille et serait passé inaperçu dans les rues d'une ville. Mais il émanait de lui une force tranquille qui imposait le respect. On sentait que c'était un homme de grande valeur.

— Savez-vous ce que je voulais devenir, une fois mes études de collégien terminées ? demanda-t-il. Eh bien, je voulais me préparer à être psychiatre. Mais… vous savez ce que c'est, il faut beaucoup d'argent.

Il s'arrêta un temps puis reprit :

— Peut-être, Kuwahara, avez-vous été comme moi. Ma mère a travaillé comme une forcenée pour m'acheter une bicyclette. Je n'avais alors pas plus de dix ans. Mon frère avait consenti à m'apprendre à rouler. Il me dit : « Suis-moi, fais tout ce que je fais. » Je le suivis et chaque fois que je posais une question, il me répondait : « Suis-moi, fais tout ce que je fais. » Ah, le fou. Eh bien, je le suivis tant et si bien que lorsqu'il ralentit, je heurtai sa roue arrière ! Et nous allâmes rouler dans une flaque de boue.

Nous nous mîmes à rire tous les trois, comme trois bons amis. C'était bien la première fois que j'entendais la Mante rire.

— Ah, continua le commandant, « Fais tout ce que je fais ! » Cela m'avait bien servi d'obéir à cette injonction. Pendant les jours qui suivirent cet incident, tout le monde rit de nous et je dus trouver un autre instructeur.

Nous rîmes de nouveau et l'entretien se termina là-dessus. Le commandant nous congédia et je fus envoyé en salle de police afin d'apprendre à réfléchir.

Je m'en étais tiré à bon compte et n'en revenais pas de l'accueil du commandant. Cependant, la Mante n'était guère satisfait de la tournure qu'avait prise la conversation. Il me poussa dans le cachot en proférant entre ses dents :

— Ce stupide commandant n'a peut-être pas envie de te faire payer ton affront, mais sois tranquille, moi je le ferai. Et tu paieras complètement !

Je levai instinctivement le bras, mais ce fut inutile. Le coup de bâton me fut administré de toute la force d'une haine accumulée. Je ressentis comme une explosion dans mon cerveau. Tout éclatait en moi. Puis je sombrai dans le néant.

Je ne sais combien de temps je suis resté évanoui. Quand j'ouvris les yeux, j'étais étendu sur le pavement de mon cachot. Ce n'est qu'au bout de quelques minutes que je pris nettement conscience de ma situation. Le souvenir de ce qui s'était passé me revint à l'esprit.

Je ressentais de vives douleurs à la face, derrière la tête et en divers endroits du corps. Je touchai à nouveau mon visage et quand je regardai mes doigts, ils étaient rouges de sang. Après m'avoir terrassé, la Mante s'était acharné sur moi à coups de pied.

PILOTE DE CHASSE

Je sortis de cachot après quatre jours. Les plaies de la tête étaient loin d'être guéries et je souffrais dans tout mon corps des terribles coups administrés par la Mante. Cependant, il ne fallait pas me laisser affecter par mon état, car, si je voulais obtenir mon brevet de pilote de chasse, il fallait que je poursuive mon entraînement sans faiblir.

Mes amis, Nakamura, Yamamoto et Oka me massèrent avec de l'huile et pansèrent mes blessures. Pour rien au monde, je n'aurais voulu aller à l'hôpital de peur de perdre le bénéfice d'une heure de vol. Grâce aux soins de mes amis et à mon désir éperdu d'atteindre le but, je parvins à surmonter mon état.

Entre-temps, mon ami d'enfance, Tatsuno, était arrivé à Hiro, pour y suivre l'entraînement de base sous la direction du Porc. Je l'avais mis au courant de ce qui l'attendait et il s'y était préparé le mieux possible. Nous ne nous voyions pas souvent, car nos baraquements étaient loin l'un de l'autre et le temps nous manquait. Je savais, cependant, que le pauvre garçon était aux prises avec les mêmes affres que j'avais connues quatre ou cinq mois auparavant.

Onze jours après ma mésaventure, j'étais de nouveau en plein ciel. Mon corps et mon esprit se dilataient.

J'exultais car, ici, il n'était plus question de brimades, de bassesses. J'étais libre. Je sentais que j'étais fait pour voler.

Par ailleurs, il n'y eut plus de tentatives d'humiliation dirigées contre la Mante. Lui-même semblait s'être rasséréné. Sans doute était-il satisfait d'avoir pris sa revanche et de m'avoir fait largement payer mon affront.

La fin de l’entraînement approchait. Bientôt, les meilleurs d’entre nous seraient promus pilotes. Nous attendions ce jour avec l’impatience qu’on imagine.

J’étais angoissé par la pensée que, si la Mante voulait un complément de vengeance, il pourrait fort bien me déclarer inapte… La tension montait chez tous mes camarades. On disait que, seuls, trois ou quatre d’entre nous seraient désignés. Les rixes éclataient même entre les meilleurs amis. Chacun voyait en l’autre un éventuel lauréat et le jalousait par anticipation.

Enfin arriva le grand jour. Nous nous pressâmes devant le bureau du commandant. Sur la porte se trouvait affichée la liste des futurs pilotes.

Les hommes non choisis semblaient atterrés. Leur visage ne trahissait aucune émotion, mais ils s’éloignaient le dos voûté, comme si un poids énorme était tombé sur leurs épaules.

— École de bombardier ! s’exclama l’un d’eux. Ce n’est pas si mal. Je croyais qu’ils allaient faire de moi un mécanicien.

L’un après l’autre, mes camarades prirent connaissance des décisions les concernant. Les cris de joie alternaient avec de mornes silences.

— Hé, Kuwahara, rugit Oka. Ça y est !

— Bravo, dis-je. En fait mon esprit était ailleurs ; il me tardait de savoir ce que j’allais devenir.

Enfin, je réussis à jeter un coup d’œil à la liste. Tanaka, Sakamoto… Ah, Kuwahara. Miracle ! Kuwahara : École de pilotage de chasse !

J’allais céder ma place à un autre homme. Puis je me retournai afin de vérifier… Oui, oui, c’était bien cela. Je courus vers Oka en levant le pouce.

— Oka, ça y est pour moi aussi !

Nous nous congratulâmes avec effusion.

Yamamoto nous rejoignit en courant. Lui aussi avait été désigné pour la chasse. Puis, ce fut au tour de Nakamura. Nous formions un groupe délirant de joie, s’envoyant mutuellement de grandes tapes dans le dos.

Toutefois, nous nous calmâmes en remarquant combien notre exultation faisait mal à nos camarades défavorisés. Plongés dans une complète

prostration, ils semblaient avoir perdu toute attache avec la terre.

Un tiers des recrues avait été choisi pour le pilotage de chasse. Bien plus que nous ne l'avions espéré.

Le lendemain, le commandant nous réunit pour nous faire un discours. J'avais de bonnes raisons de l'estimer et je me préparais à recevoir, par son intermédiaire, une bouffée de patriotisme semblable à celle que j'avais ressentie à la fin de l'entraînement de base.

Mais je fus déçu car, en conclusion, il dit :

— La situation se fait de plus en plus tendue. C'est à vous, vaillants fils de l'Empire nippon, de donner vos vies, de mourir vaillamment pour notre cause.

Nous étions stupéfaits. Entièrement absorbés par notre entraînement, nous avions perdu tout contact avec l'extérieur. C'était la première fois que nous entendions dire par une autorité supérieure que la situation du Japon était grave.

C'était en octobre 1944. Bien des choses étaient arrivées depuis mon départ de la maison. Kwajalein, le premier territoire japonais, avait été envahi en février. Les îles Mariannes étaient tombées en juin. En juillet, Tojo avait ouvertement admis le « désastre » de Saïpan et avait été depuis relevé de ses fonctions de commandant en chef.

***

Le cours de notre existence changea brusquement. Maintenant que nous étions promus pilotes de chasse, on nous traitait avec plus de courtoisie. Le régime des punitions avait disparu et toutes nos préoccupations étaient centrées autour de l'entraînement final.

Pendant les deux premiers mois, nous nous étions initiés ainsi au vol sur le Hayabusa 2, le meilleur de nos appareils de chasse, mais il était équipé pour l'entraînement d'un moteur moins puissant. Deux canons de petit calibre.

Les cours étaient compliqués et rigoureux. Ils comprenaient des exercices de tir, le vol en escadrilles, des acrobaties et la pratique du vol suicide.

Ce dernier consistait à piquer sur la tour de contrôle d'une certaine altitude. C'était la partie la plus difficile de l'entraînement en raison de son effet

psychologique : il s’agissait en effet de se préparer à la mort. Car c’était une obligation morale pour le pilote dont l’appareil était hors de combat de mourir en vrai Samouraï. Il devait foncer sur un navire ou un avion ennemi et entraîner autant d’adversaires que possible dans sa propre destruction.

J’avais cette pensée à l’esprit quand je piquai pour la première fois sur la tour de contrôle. Je me trouvais à mille mètres d’altitude et je pouvais voir le terrain d’aviation de Hiro, les hangars, les fermes des environs réduits à des dimensions minuscules. Notre formation volait en V quand, tout à coup, je vis l’avion de notre instructeur s’incliner vers la gauche et amorcer le piqué. L’appareil qui le suivait fit de même et l’un après l’autre nous nous engageâmes dans ce qui me semblait être un piqué à mort.

Quand vint mon tour, je poussai le manche à balai à fond. La terre se précipitait à ma rencontre. J’étais comme hypnotisé. La tour grandissait, de plus en plus proche.

Encore plus près, toujours plus près ! J’étais stupéfait de ma propre audace. Maintenant ! Je ramenai brutalement le manche vers moi. Le sang afflua à mon cerveau, obscurcit ma vue… Je volais à l’horizontale, à quatre-vingts mètres au-dessus de la cible. Décontenancé, je suivis l’avion devant moi qui grimpait rapidement. Il m’avait semblé que quelques mètres seulement me séparaient du sol !

Nous fîmes plusieurs cercles, nous préparant à recommencer la performance. Quelques instants plus tard je piquai, à nouveau. Ah, cette fois, j’étonnerai tous les hommes de la base ! Je ne permettrai pas à la terre de me repousser.

Je fixai l’appareil qui me précédait avec dédain, car il se dégageait déjà de son piqué. Pourtant, comme il reprenait l’horizontale, l’image me traversa l’esprit, fulgurante, d’un écrasement possible contre la tour de contrôle…

Énervé, je redressai encore plus haut que la première fois. J’étais furieux contre moi-même.

À nouveau et à nouveau encore, nous répétâmes le vol en piqué. Mais aucun ne réussit à se rapprocher du terrain à moins de quatre-vingts mètres. Les jours suivants, cela devint plus facile. Parfois, une panique paralysait ma volonté, je redressais alors à plus de cent mètres du sol. Dégoûté de

moi-même, je parvins, la fois suivante, à réduire cette distance des deux tiers.

Puis nous devînmes plus confiants. Nous piquions aussi sur des formes de cuirassés et porte-avions peintes sur le sol. Après plusieurs semaines, nous étions parvenus à nous approcher à environ vingt mètres du sol.

Nous avions développé un sixième sens, quelque chose qui nous permettait de sentir à quelle distance nous nous trouvions du sol. Puis, les instructeurs nous enjoignirent de piquer les yeux fermés. Plongeant d'approximativement deux mille cinq cents mètres, nous devions compter jusqu'à dix avant de ramener le manche. Depuis mille cinq cents mètres, nous comptions jusqu'à six.

Pendant les premiers piqués exécutés de la sorte, j'ouvris un peu les yeux. Quand j'eus acquis suffisamment de volonté pour m'en abstenir, je comptai trop vite ! Mais, avec le temps, nous devînmes tous maîtres en l'art de piquer les yeux fermés. Sans même compter, nous sentions la proximité de la terre, exactement comme un aveugle sent le mur qui se trouve devant lui.

Tous les jours nous nous exercions à des combats aériens fictifs. Nous apprenions à nous dégager au moyen de virages brusqués, tonneaux, chandelles, feuilles mortes, Immelmans, etc. Chaque jour je prenais davantage confiance en moi.

Mes trois amis se montraient également fort capables. Oka et Yamamoto volaient avec une folle témérité. Nakamura était plus prudent et précis. Mais on ne pouvait douter de son courage. Ses vols en piqué étaient exécutés à la perfection et chaque fois il se redressait à peu près au même niveau.

Graduellement, les vols en piqué devinrent de moins en moins difficiles ; ils nous parurent bientôt un jeu. Leur signification même avait perdu son importance. Piquer pour se tuer ? Oui, j'acceptais cela passivement, comme s'il s'agissait d'un fait lu dans un quelconque roman. Quelque chose en l'homme lui insuffle toujours l'espoir. « Oui, cela arrive, mais aux autres, pas à soi-même ni aux amis. »

Quelle émotion d'apprendre que les premiers « Tokotai » (groupes spéciaux d'attaque) avaient été lancés contre l'ennemi ! Il ne s'agissait plus d'avions désemparés dont les pilotes avaient préféré la mort au déshonneur. Non,

cette fois, c’étaient des appareils dont les pilotes avaient été entraînés de longue date à donner leur vie en une seule et unique mission de mort.

Pendant les dix mois qui nous séparaient de la capitulation, plus de cinq mille appareils contenant un - ou parfois deux hommes - allaient être lancés dans ces vols suicide.

« Un Samouraï doit vivre toujours prêt à mourir. » « Sache bien que l’honneur a plus de poids qu’une montagne et que la mort doit te sembler plus légère qu’une plume. » Telle est la tradition séculaire d’une religion nationale : le shintoïsme.

L’idée d’envoyer délibérément à la mort des milliers de nos soldats germa dans l’esprit du colonel Motohary Okamura, de la base aérienne de Tateyama. Son plan fut présenté en secret au vice-amiral Takijiro Onishi et fut plus tard approuvé par le Dahonei.

Okamura était convaincu que les missions suicide pourraient changer le cours de la guerre.

— J’ai personnellement parlé à plusieurs des pilotes qui se trouvent sous mon commandement, avait-il déclaré, et je suis sûr qu’il y aura autant de volontaires qu’il le faudra.

Vers la fin du mois d’octobre, peu après le débarquement des Américains aux Philippines, le Dahonei publia le communiqué suivant :

A 10 h 45, le 25 octobre 1944, l’unité « Shikishina » du groupe spécial d’attaque « Kamikaze », a réussi à surprendre une force ennemie comprenant quatre porte-avions, à quatre milles marins au nord-est de Saluan, dans les îles Philippines. Deux appareils du groupe spécial d’attaques ont plongé ensemble vers un porte-avions et y ont mis le feu. Le porte-avions a probablement coulé. Un troisième appareil a piqué sur un autre porte-avions et a provoqué à bord un incendie très violent. Un quatrième avion a attaqué un croiseur, causant de formidables explosions. Le navire a sombré peu après.

C’est un jeune lieutenant, S.G. Yukio Seki, qui, première bombe humaine de l’histoire, conduisit le fameux groupe Kamikaze à l’assaut de la flotte américaine réunie dans la baie de Leyte.

Seki venait de se marier quand ses supérieurs lui demandèrent s'il voulait accepter l'honneur de mourir pour son pays. Seki réfléchit quelques instants, le temps de passer sa main dans ses cheveux. Puis il fit un signe affirmatif.

L'attaque avait été couverte de succès. Quoique les pilotes ne fussent guère expérimentés, quatre des cinq chasseurs Zéro, portant chacun une bombe de 250 kilos, atteignirent leur but.

« Tokotai » était l'appellation générale pour tous les groupes d'avions suicide, mais chaque groupe portait un nom spécifique. « Kamikaze » fut la dénomination du premier groupe d'attaque dirigé contre les Américains. « Kamikaze » signifie « Tempête Divine » et devait rappeler le fameux typhon qui balaya la flotte de Gengis Khan cinglant vers le Japon au XIIIe siècle.

« Kamikaze », la Tempête Divine, fut dès lors le nom généralement appliqué à tous les groupes désignés pour les missions suicide. Des centaines de « Kamikaze », lançant les bombes les plus précises qui soient. On ne pouvait sous-estimer cette nouvelle force destructrice. À la fin d'octobre 1944, Kamikaze devint le cri de ralliement de la nation.

L'optimisme des masses, ébranlé par les bombardements américains, renaissait. Quelques-uns pourtant pensèrent objectivement que ce suprême recours à Kamikaze prouvait la situation désespérée du Japon.

RENDEZ-VOUS DANS LE CIEL

Le premier raid aérien sur Tokyo remontait à plus de deux ans. Après mon entraînement de chasseur, les premières bombes tombèrent sur Kure puis sur Hiro.

Notre entraînement fut intensifié et bientôt je fus en mesure de voler sur un Hayabusa 2. J'étais maintenant un pilote d'élite, ce dont j'avais rêvé depuis si longtemps.

Cependant je fus très déçu. Ecrasés par le nombre, nous ne pouvions plus aborder l'adversaire avec franchise comme avant. Notre action consistait surtout en des attaques surprises après lesquelles nous devions nous dérober.

Non, Yasuo Kuwahara n'était pas le brillant Samouraï du ciel. Il n'était pas le glorieux pilote de chasse qui accomplirait des exploits au-dessus de Tokyo, le jour anniversaire de l'Empereur. J'avais reçu l'ordre de me cacher…

Cette situation m'écœurait. De plus, il était déprimant et alarmant de prendre conscience de l'impasse dans laquelle se trouvait notre pays. Bien sûr, on nous disait que nous allions attaquer bientôt. Mais beaucoup d'entre nous ne prenaient plus pour argent comptant ses paroles prometteuses.

Rien n'arrêtait l'ennemi, même pas Kamikaze.

Vint un jour, où revenant de mission, nous trouvâmes l'un des hangars de Hiro en flammes. Une demi-douzaine de bombardiers Liberator avaient attaqué la base, dévastant une partie de la piste, le hangar et l'atelier d'assemblage des chasseurs.

Des équipes d'incendie luttaient contre le feu. D'autres comblaient les trous de bombes de la piste d'atterrissage. Nous dûmes attendre un certain temps

avant de pouvoir nous poser.

À terre, j’entendis Nakamura murmurer :

— Des pilotes de chasse qui ne peuvent même pas donner la réplique, voilà ce que nous sommes…

Un peu plus tard, je rencontrai Tatsuno. Il venait de faire un vol solitaire sur Akatombo ; tout se déroulait très favorablement pour lui. Mais, maintenant que les bombes commençaient à pleuvoir sur Hiro, l’entraînement des hommes se terminerait peut-être avant la date normale ?

— Tu vas pouvoir voler sur un Hayabusa d’un jour à l’autre, lui suggérai-je.

Tatsuno mit la main sur mon épaule :

— Peut-être, Yasuo ! Cela semble trop beau pour être vrai. Et pourtant… Il s’arrêta quelques secondes et fronça les sourcils. Et pourtant, poursuivit-il, je n’avais pas pensé que la situation évoluerait de cette façon.

— Comment cela ?

Eh bien, si nous sommes destinés à vaincre, quand allons-nous commencer ? On nous attaque de plus en plus. Qu’attendons-nous pour contre-attaquer ? Que faisons-nous ? Rendons-nous la pareille aux Américains ? Bombardons-nous la Californie, New York ou Washington ?

Ces paroles étaient cruelles à entendre. Elles exprimaient trop bien la terrible réalité. J’y réfléchis en silence, puis me levai :

— Je pense que je devrais retourner aux baraquements.

— Dois-tu partir déjà ?

— Oui, dis-je. J’ai beaucoup à faire…

En fait, je ne pouvais supporter cet entretien qui semait le doute dans mon esprit.

Quelques jours plus tard, cinq d’entre nous volions au-dessus du bras de mer entre Kure et Iwakuni. Nous étions à quatre mille mètres et je jetai un coup d’œil en bas, vers cette mer qui étendait ses flots argentés à perte de vue. C’était étrange de penser qu’à travers le monde les hommes n’ont qu’un seul but : se détruire…

Devant moi le lieutenant Shimada, un vétéran. Il avait vécu les combats lors desquels nos appareils surclassaient nettement les chasseurs américains P-39 et P-40. Il avait connu la victoire et plus d'un ennemi avait été abattu par lui. Je me sentais plein d'admiration pour cet homme réservé et fin. Comme j'aurais voulu posséder son expérience !

Soudain me parvint un message : « Attention, l'ennemi, par en-bas. »

Je regardai mais n'aperçus rien. Puis je vis le lieutenant désigner un coin du ciel avec son pouce. Cette fois je vis - formation après formation - une nuée de chasseurs Grumman F6F Hellcat. Et ils se dirigeaient vers Hiro !

Je perdis le souffle. Était-ce possible ? J'étais stupéfait : ils étaient si nombreux que je ne pouvais les compter. Nous ne pouvions raisonnablement les attaquer ; nous n'étions que cinq. Ils ne nous avaient pas repérés et, ma foi, je n'en étais pas fâché…

Cependant le lieutenant Shimada vira sur l'aile. Nous le suivîmes. Les Hellcat ne nous avaient toujours pas remarqués et nous étions maintenant derrière eux.

Je vérifiai mes mitrailleuses. Elles étaient prêtes à faire feu.

Shimada donna l'ordre d'attaquer ! Que faire ? J'étais hors de moi. Ce qu'on m'avait appris semblait oublié. Puis tout revint comme par miracle. Je poussai le manche en avant. J'ajustai mon masque à oxygène. Je lâchai mon réservoir d'essence au cas où une balle l'aurait atteint, mettant ainsi le feu à l'appareil tout entier.

« Allons, me dis-je, suis le lieutenant Shimada. Fais tout ce qu'il fait et cela ira bien. Rappelle-toi comme tu as bien réussi à suivre la Mante ! Suis Shimada, mais pas si près, pas si près ! »

« Détends-toi, Kuwahara, détends-toi ! Bien, bien ! Shimada commence à piquer. À ton tour, Kuwahara. Vas-y ! »

L'ennemi grandissait visiblement. Ce qui semblait des pépins de pommes se mua en jouets, les jouets en avions, en chasseurs, avec des hommes dedans.

J'ai compris… Nous allons attaquer l'arrière de la formation, puis nous enfuir aussitôt. Nous ne pouvons faire autre chose. Il y en a trop.

L’ennemi ne nous a pas encore vus. Dois-je faire feu ? Non, j’attendrai que mon chef engage le combat.

« Fais tout ce qu’il fait, me dis-je encore. Pourquoi ne tire-t-il pas ? Nous pouvons tirer maintenant. J’en suis sûr. Plus près… plus près. »

Les armes de bord se déchaînent. Le lieutenant Shimada tire à courtes rafales. Des lignes orange jaillissent de son appareil et se dirigent vers l’ennemi.

Les Hellcat se séparent. Maintenant ils ont pris conscience de l’adversaire.

« Allons, Kuwahara, feu ! »

Je presse la détente et tire, tire sauvagement. Je n’ai rien atteint ! Un Grumman semble tanguer. Est-ce une manœuvre ? Non. Il en a ! Je l’ai touché… Où est-ce Shimada ? Difficile à savoir. Les balles traceuses se perdent dans les nuages. La formation arrière des Hellcat a été rompue. La victime de Shimada étincelle dans le soleil. J’aperçois distinctement ses ailerons de queue… Mais il y a autre chose. L’appareil ennemi vomit une fumée noire et des flammes lèchent maintenant le fuselage.

Je regardai, fasciné. Je me sentais à la fois exalté et frustré. Je n’aurais jamais pensé que ce fût une telle joie de voir un ennemi voué à sa perte. Par ailleurs, pourquoi ne l’avais-je pas atteint, moi ? Pourquoi n’avais-je pas réussi à loger quelques balles dans un Grumman, alors que l’occasion se présentait, merveilleuse ?

Je ne me rappelais pas avoir pu en centrer un seul dans mon collimateur. Et maintenant, ils s’étaient dispersés comme une bande de canards effrayés. Nous avions mis pleins gaz pour nous enfuir le plus vite possible et éviter ainsi un retour offensif des Hellcat. Je n’avais pas réussi à saisir la chance au passage et je m’en voulais.

Soudain, je vis passer au-dessous et à ma gauche une sorte d’éclair argenté, puis un autre et encore un autre. Trois Hellcat s’apprêtaient à nous attaquer.

Shimada nous ordonna avec sagesse de fuir. Mais la fuite ne s’avérait plus possible. Un autre Hellcat nous suivait à trois cents mètres et d’autres encore nous survolaient.

Les canons de notre poursuivant immédiat firent feu. Le lieutenant Shimada nous donna un ordre et tout aussitôt vira à gauche en un demi-cercle étroit.

Nous le suivîmes.

La manœuvre sema les avions se trouvant derrière et en dessous de nous, mais non les avions qui nous survolaient. Ils plongeaient sur nous, leurs mitrailleuses en action.

Mon cœur bondit, mes bras semblaient paralysés. Un curieux vacarme emplit l'habitacle. Des trous apparurent dans mon pare-brise. Pendant un temps, je fus absolument abasourdi, incapable de réaction.

Puis, le lieutenant s'engagea dans un tonneau impeccable et je le suivis. Tout marcha fort bien. Quelques secondes plus tard, j'eus la joie de constater que nous nous trouvions, à notre tour, sur les arrières de l'ennemi.

Maintenant, je l'avais dans mon collimateur ! Je pressai la détente. Les balles traceuses passèrent juste au-dessus de son gouvernail de direction. Mon estomac se serra. Ah, cette fois ! Encore trois rafales, plus longues que la première… Victoire ! Il était touché !

Il était étonnant que mon corps obéisse. Je me sentais comme anesthésié. Il me semblait que quelqu'un d'autre que moi s'acharnait contre cet avion américain. Le bourdonnement des moteurs, le martèlement des mitrailleuses, le ciel bleu. Etait-ce un rêve ?…

Le Grumman perdit de l'altitude, et laissa échapper une traînée de fumée. Puis je vis le pilote s'extraire de l'appareil et sauter. Pendant un instant, le champignon blanc du parachute me rappela le saut de la Mante et ce qui avait suivi !

Notre leader avait disparu. Je regardai autour de moi. Américains et Japonais étaient dispersés dans le ciel. A ce moment, une voix nasillarde ne parvint : « Mon avion est perdu. Que les survivants rejoignent la base. » C'était Shimada. Je vis ensuite une masse en feu piquer vers la terre. Une violente explosion eut lieu et ce fut tout.

Shimada avait accroché au passage un Grumman et avait entraîné l'Américain dans la mort. Après l'explosion, seuls quelques débris tombèrent dans la mer…

Je sentais une étrange vibration. Mon Hayabusa tremblait comme un animal nerveux. Ma pompe à oxygène fonctionnait mal, aussi descendis-je à deux mille mètres. Puis je jetai un coup d'œil à mon indicateur de vitesse. Il ne

fonctionnait plus. Le vent passait à travers les trous occasionnés par les balles. Je regardai le niveau d'essence. Plus grand-chose. Il était temps de regagner Hiro.

Autour de moi, il n'y avait rien en vue. Tout paraissait calme. Une demi-heure plus tard, je me posai sur le terrain. La première bataille aérienne de ma vie était terminée.

HONNEUR ET CAUSE PERDUE

Après mon retour à Hiro, j'appris que deux autres pilotes de mon groupe avaient pu rejoindre la base. Mon ami, Shiro Nimoto, avait été abattu, mais avait survécu malgré une jambe déchiquetée.

Oka, Yamamoto, Nakamura et moi lui rendîmes visite à l'hôpital d'Hiroshima où il avait été immédiatement transporté. Nous apprîmes avec tristesse qu'il avait fallu lui couper la jambe et que le pauvre garçon, désespéré par cette amputation, avait voulu se suicider.

Quand je lui tendis des journaux illustrés, il eut un faible sourire et dit :

— Merci, Kuwahara, mais je ne pourrais même pas les lire.

— Eh bien, répondis-je, je les laisserai ici de toute manière. Tu te sentiras mieux dans quelques jours.

Nomoto secoua la tête et eut un rire sardonique. Il y eut un silence oppressant. Les autres ne disaient rien et je me sentais devenir irritable. Il fallait dire quelque chose ! Je parlai donc à nouveau et, naturellement, les paroles tombèrent à faux :

— Nous comprenons ce que tu ressens, Nomoto. Mais, maintenant, tu vas pouvoir faire ce qui te plaît. Tu as été un vrai Samouraï. Tu as servi ton pays avec honneur. Maintenant… d'autres perspectives t'attendent. Peut-être te marieras-tu bientôt, non ?

— Oui, dit-il. Oh, oui ! Peut-être trouverai-je une bonne et solide femme. Une femme solide comme un bœuf, capable de porter un amputé sur son dos.

Je savais bien qu'il aurait mieux valu se taire et, cependant, je ne pus m'empêcher de continuer.

— Je sais ce que tu penses, Nomoto. Mais pense au lieutenant Shimada. Il…

Les yeux de Nomoto étincelèrent et il cria :

— Non, tu ne sais pas ce que je ressens ! Ah, Dieu ! Si j'avais pu suivre le lieutenant Shimada. À quoi suis-je bon maintenant ? À quoi… ? Il détourna son visage en poussant un soupir de détresse.

Puis Oka nous fit signe de partir et nous nous levâmes. J'étreignis l'épaule de Nomoto et lui dis :

— À bientôt, Nomoto.

À cet instant retentirent les pas de nouveaux arrivants. C'étaient les parents de Nomoto. Après avoir échangé les saluts, la mère alla vers son fils et mit la main sur son front. Oka poussa une chaise vers elle et elle s'assit.

Il y eut un silence puis elle dit :

— Pourquoi les hommes se battent-ils ? Pourquoi se détestent-ils ? Pourquoi ?

Je n'en croyais pas mes oreilles. Ces mots me semblaient inimaginables… Elle continua :

— Oh, comme tout cela est stupide, insensé. Nous ne l'avons pas élevé pour qu'il devienne un amputé. Nous n'avons pas non plus élevé son frère, Joji, pour qu'il se fasse tuer à Guadalcanal.

Quand je lui dis que j'avais proposé son fils pour la médaille militaire, elle répliqua :

— Vous êtes bien gentil, mais à quoi cela lui servira-t-il ? Cette médaille lui rendra-t-elle sa jambe ? Écoutez, les enfants, me dit-elle, votre esprit est plein d'idées d'honneur, de gloire. Vous pensez au courage, vous voulez mourir vaillamment… Pourquoi ? Laissez donc toutes ces notions d'honneur et de gloire ! Il n'y a rien d'honorable dans le fait de mourir pour une cause perdue !

Je m'attendais à ce que son mari la réprimande, mais il ne dit rien. Captant mes pensées, elle lui lança un regard perçant et poursuivit :

— Il ne faut pas chercher bien loin pour trouver chez les pères les mêmes sentiments que chez les mères.

Je pensais alors à ce que m'avait dit mon propre père quand il m'avait regardé droit dans les yeux et m'avait fait une suprême recommandation : « Tu défendras ton pays, ta famille… Tu as du courage, Yasuo, tu as du courage. »

Je tournai les talons sans répondre. Pendant le retour, les paroles de cette femme retentirent à mes oreilles : « Il n'y a rien d'honorable à mourir pour une cause perdue ». Une cause perdue ! Un sentiment d'angoisse me saisit et, ce jour-là, je demeurai hanté par cette phrase.

L'angoisse fit place à l'indignation. Qui était donc cette femme pour avoir l'impudence de prononcer de tels mots ? Une simple femme, comme bien d'autres, pas plus ! Quant à son mari, il semblait être peu de chose. On aurait dit qu'elle avait barre sur lui. Il n'avait presque pas parlé pendant que nous étions là.

Mais la colère passa aussi vite qu'elle était survenue et l'angoisse revint. Je n'avais guère vu Tatsuno ces dernières semaines. Nous étions littéralement dévorés par nos activités, pensai-je. Néanmoins, à la réflexion, je pris conscience de la vraie cause de la rareté de nos rencontres. Au fond, je craignais la cruelle lucidité de Tatsuno. En cela, il ressemblait à la mère de Nomoto… Voilà pourquoi j'inventais des prétextes pour éviter Tatsuno. Je ne voulais plus entendre ses paroles désabusées : « Qu'attendons-nous donc ? »

Les jours passaient et je dus lutter contre moi-même, chasser la pensée que les paroles de cette femme reflétaient les sentiments de beaucoup de gens. Oh, bien sûr, il y avait quelque chose qui n'allait pas. On ne pouvait le nier. Il était évident que notre service de propagande dépassait la mesure et, par cela même, perdait sa force de persuasion, parmi les soldats et les civils. Mais en faire une montagne comme la mère de Nomoto… Non, me disais-je pour fortifier ma résolution.

***

Les attaques des Kamikaze devenaient de plus en plus nombreuses. On ne pouvait nier leur efficacité ; l'ennemi subissait de lourdes pertes. Pendant quelque temps, l'espoir se réveilla dans nos cœurs.

Mais les Kamikaze suffiraient-il à repousser l'ennemi ? L'estimation du colonel Okamura, d'après laquelle trois cents avions suicide pourraient changer le cours de la guerre, s'avérait nettement inexacte. Il en faudrait beaucoup plus.

Combien d'entre nous devraient se sacrifier ? Telle était la question que l'on se posait. Nombreux étaient ceux qui étaient prêts à donner leur vie. Pour plus d'un, le suicide n'avait rien de terrifiant. Mais chez beaucoup d'autres, par contre, grandissait l'appréhension d'être un jour désignés pour accomplir cet acte inhumain.

Multiplier « la Tempête Divine » aurait pour effet d'entraîner dans la mort un nombre toujours plus élevé de pilotes. Ce n'était plus qu'une question de temps. Des nuages noirs s'amassaient au-dessus de Hiro.

Le jour de l'an 1945, les pilotes de chasse de la 4e escadrille de la base de Hiro organisèrent une cérémonie commémorative en l'honneur des hommes de leur groupe qui avaient été tués. Le capitaine Tsubaki, commandant d'escadrille, fit un discours enflammé. Il déclara que nous avions l'obligation morale de venger nos morts.

Aucun de mes amis intimes n'avait été tué. Mais n'aurions-nous pas à déplorer bientôt la perte de l'un d'entre nous ?

Ce même jour, le capitaine Tsubaki nous convoqua à nouveau. Réunion plus étrange, certes, que la précédente ! Alors furent désignés les premiers Kamikaze de Hiro. Je me rappellerai toujours les paroles du capitaine.

— Ceux d'entre vous qui ne veulent pas donner leur vie pour notre grand Empire nippon n'y seront pas forcés. Qu'ils lèvent donc la main, ceux qui ne se sentent pas capables d'accepter cet honneur… maintenant !

Devenir pilote suicide était un grand honneur, le plus éminent même. Mais six hommes levèrent la main. Six hommes que je connaissais bien. Ils avaient eu assez peur ou assez de courage pour admettre ce que beaucoup d'entre nous ressentaient. Ils avaient choisi la vie au lieu de la mort.

Mais il n'avait pas été tenu compte de leur option. Bien au contraire.

— Voilà six hommes qui reconnaissent ouvertement leur déloyauté, avait dit le capitaine Tsubaki d'une voix tranchante. Six hommes qui manquent

complètement de sens de l'honneur. Eh bien, puisqu'il en est ainsi, ils feront partie du premier groupe d'attaque des Kamikaze de Hiro.

Il y avait seulement quelques mois, les hommes s'étaient portés volontaires avec enthousiasme. Mais maintenant il fallait les y obliger. Il n'y avait pas de preuve plus évidente que les missions suicide étaient considérées par beaucoup comme une mort inutile.

Chaque jour, les Alliés devenaient plus puissants. On ne pouvait le nier. Les avions ennemis étaient toujours plus nombreux et meilleurs. Les Superforteresses B-29 sillonnaient le ciel nippon, semant partout la mort et la destruction. Les forces navales de l'adversaire se rapprochaient de nos côtes.

À partir de la réunion présidée par le capitaine Tsubaki, des hommes furent choisis parmi les membres de notre escadrille et transférés à Kyushu pour y subir un entraînement spécial. On n'en entendit plus jamais parler…

Pendant près d'une année, nous avions appris à faire face à la mort. Il serait plus correct de dire que nous nous y préparions depuis des millénaires. Toute notre philosophie était basée sur une acceptation virile du destin. Mais maintenant, tout d'un coup, les sombres tentacules se refermaient sur nous, inexorablement. Avec chaque départ s'aggravait notre sentiment d'une terrible fatalité.

J'avais plusieurs combats aériens à mon actif et avais déjà abattu un second chasseur américain. Survolant le détroit séparant Kure de Tokuyama, six d'entre nous avaient surpris deux avions de chasse américains. Nous les dominions de plusieurs centaines de mètres, aussi ne purent-ils prévoir notre attaque. Tous ensemble, nous ouvrîmes le feu avec nos canons et mitrailleuses.

Le plus proche adversaire se désintégra littéralement sous l'effet de cet assaut combiné et tomba en flammes. Le second s'enfuit, mais hésita entre une ascension à la verticale et un arc de cercle. Il se décida pour ce dernier, mais notre leader et moi-même l'interceptâmes.

Mon adresse s'était améliorée, aussi n'eus-je pas de peine à le centrer dans mon collimateur. Trois ou quatre rafales l'atteignirent en plein fuselage. Je le vis piquer vers la mer, torche de flammes entraînant à sa suite un

tourbillon de fumée. Comme cette rencontre avec l'ennemi différait de la précédente ! J'en croyais à peine mes yeux !

Oui, j'étais en passe de devenir un bon pilote. Nakamura aussi. Nous pouvions encore abattre de nombreux appareils ennemis sans que soit écarté pour nous le spectre de la mission suicide.

Il n'y avait qu'un seul espoir de salut. Nous étions en février et l'ennemi attaquait Iwo-Jima, à 1 200 kilomètres environ des côtes japonaises. Peut-être la guerre prendrait-elle fin bientôt ? Plus d'un homme priait non pas pour la défaite de son pays mais pour la fin des hostilités. Nombreux étaient les civils qui avaient encore foi en la victoire finale, mais pour nous qui vivions les faits de très près, il ne pouvait plus subsister de croyance naïve en un miracle.

En quelques semaines, la certitude de notre défaite s'était développée dans mon esprit à tel point que je l'acceptais sans ce sursaut d'indignation avec lequel j'avais accueilli les déclarations pessimistes de Tatsuno.

Et comme je savais que notre reddition était inévitable, je priais pour que la fin arrive le plus vite possible. Je me rappelais les paroles de la mère de Nomoto : « Il n'y a rien d'honorable dans le fait de mourir pour une cause perdue ». C'était une course contre la montre et l'ironie du sort voulait que seul l'ennemi nous sauve. Je faillis éclater de rire à cette pensée.

Plus d'un gardait l'espoir. Dans l'ensemble, les hommes de Hiro étaient relativement inexpérimentés et, déjà, j'étais classé parmi les très bons pilotes. Ces derniers étaient choisis pour défendre la base de Hiro, protéger les avions suicide volant vers leur objectif, et retourner avec les rapports.

En conséquence, ce furent les plus mauvais pilotes qui furent désignés les premiers pour les missions suicide. D'où les Américains conclurent, tout au moins au début, que les Kamikaze n'avaient aucune adresse.

Des ordres du Dahonei à Tokyo parvenaient régulièrement aux diverses bases aériennes du pays, stipulant le nombre de pilotes destinés à devenir Kamikaze.

En général, les attaques de Kamikaze étaient menées par vagues de quinze ou vingt appareils, à trente minutes d'intervalle. Bien que je n'en ai jamais été témoin, il paraît que certains pilotes suicide étaient attachés dans leur cabine de manière à ne pouvoir en sortir. Par contre, je vis fréquemment des

Kamikaze ouvrir leur habitacle, une fois en vue des navires ennemis, et agiter leur écharpe en signe d'adieu. Dernière preuve de bravoure qui les aidait peut-être à accomplir sans faiblir le plongeon fatal.

Personne ne comprendra jamais les sentiments de ces hommes qui firent un pacte avec la mort. Même des criminels condamnés à mort ne pourraient le comprendre. Le criminel paie pour ses crimes ; sa mort est la rançon de ses actes. Oh, je sais que de tout temps il y a eu dans chaque nation des héros qui ont donné volontairement leur vie. Mais a-t-il jamais existé des milliers d'hommes qui ont vécu ainsi avec la perspective de leur autodestruction et ont ruminé pendant des semaines, sinon des mois, les moindres détails de leur mission suicide ?

Notre groupe était partagé entre deux courants de pensée. Les Kichigai (fous) étaient possédés par une haine féroce et recherchaient la gloire et l'immortalité. Ils ne vivaient que pour… mourir. Beaucoup d'entre eux provenaient de la force aéronavale ; celle-ci contribua dans une large mesure au recrutement des Kamikaze.

Quant à moi, je me ralliais au second groupe dont les sentiments, quoique rarement avoués, étaient à l'opposé de ceux des Kichigai. Les Kichigai appelaient les hommes de ce groupe Sukebei (indifférents). Les Sukebei avaient connu une éducation plus raffinée que les Kichigai et, de ce fait, n'étaient pas autant prêts que ces derniers à accepter en bloc tout ce qu'on leur demandait.

Les Sukebei, bons patriotes, étaient prêts à mourir sur-le-champ pour leur pays, mais seulement si cela s'avérait nécessaire. Mais mourir sans raison suffisante nous semblait un acte purement gratuit et stupide.

Bien sûr, il y avait une attitude à mi-distance entre celles des Kichigai et des Sukebei. Il m'arrivait souvent d'avoir un furieux désir de revanche ou de penser qu'en détruisant un navire américain, je sauverais la vie de nombreux compatriotes. Alors la vie me semblait parfaitement insignifiante.

Souvent je m'étais demandé ce qui rendait certains hommes inaccessibles à la peur. Qu'est-ce que le courage ? Est-ce cette indifférence devant la mort ? Le mot d'ordre était : « Sois convaincu que l'honneur pèse plus lourd qu'une montagne et que la perspective de la mort est plus légère à supporter qu'une plume ». Combien de fois ne m'étais-je pas répété ces mots. Pour

certains hommes, ils paraissaient naturels. Sur moi, ils agissaient de manière sporadique ; je devais continuellement ranimer la flamme.

Mes amis étaient encore en vie. Tatsuno était maintenant un pilote de première force. Être pilote de chasse, vivre avec mes amis, tel avait été le rêve de ma vie. Mais cela durerait-il longtemps ? Qui serait destiné aux missions suicide ? Même les bons pilotes étaient désignés. Les autres avaient déjà été tués. À qui le tour ?

L'entraînement à une éventuelle mission suicide était quotidien. J'en étais arrivé à exécuter chaque plongeon à la perfection, mais sans la moindre satisfaction. Bien au contraire, les piqués s'accompagnaient toujours d'une mortelle anxiété. Je pensais trop à ce qu'ils préfiguraient. Combien de fois ne me suis-je pas surpris à dire : « Allons, vas-y ! Continue tout droit. Écrase-toi au sol. Ecrase-toi donc ! Finis-en une bonne fois ! Ainsi il n'y aura plus d'angoisse ! » Puis je tirais le manche vers moi en me traitant de lâche.

Il y avait de temps en temps des combats aériens, mais nous avions ordre de ne pas les rechercher. Nos existences étaient désormais vouées à un but plus important qu'un simple duel avec un chasseur ennemi. D'ailleurs l'adversaire jouissait d'une supériorité écrasante, aussi n'était-il plus question de faire autre chose que de rapides incursions sur les arrières d'une formation.

L'étau autour du Japon se resserrait. Des millions de tonnes de navires marchands japonais avaient été coulées. Le cœur de Tokyo et de nombreuses autres villes japonaises avaient été fortement endommagés par d'incessants raids aériens. En avril 1945, l'ennemi donnait l'assaut contre Okinawa, porte d'entrée du Japon.

Ce fut un moment crucial. Le premier ministre Suzuki avait dit :

— Nos espoirs de gagner la guerre sont ancrés à Okinawa. Le sort de la nation dépend de l'issue de la lutte.

Après quatre-vingts jours de violents combats, Okinawa tomba.

Les semaines passèrent et, un jour de mai, l'inévitable se produisit… Oka et Yamamoto.

J’appris la nouvelle après être revenu d’un vol de reconnaissance. Ce que j’avais tant craint était arrivé… Des ordres étaient parvenus à la base ; Oka et Yamamoto avaient été transférés sur l’heure à la base de Kagoshima où avaient lieu les derniers préparatifs.

Mes deux amis partis ! Je ne pouvais le croire. Je courus vers leur cantonnement. Ils ne pouvaient avoir été transférés aussi vite, me disais-je.

La porte craqua quand j’entrai et je regardai l’alignement des lits. Les couvertures avaient disparu de deux d’entre eux et le matelas roulé laissait à nu les ressorts.

Je ressentis une horrible impression de l’acuité et m’asseyai sur un de ces lits. Il me semblait qu’Oka et Yamamoto avaient été emportés par un tourbillon. Comment cela avait-il pu se produire ? Sans le moindre préavis, les voilà arrachés à l’existence ordinaire et dirigés vers la mort.

J’étais seul. Je ne me rappelle pas combien de temps je suis resté ainsi, prostré. Quand je me levai, je titubais comme un homme ivre. Au moment où je gagnai la porte, Nakamura entra.

— Ils m’ont demandé de te dire au revoir, Yasuo, fit Nakamura. Ils plaisantaient encore quand ils sont montés dans le camion. Sais-tu ce qu’Oka m’a dit : « Toi et Yasuo, prenez bien soin de nos « musumé » (jeunes filles) à Hiro ! »

En écoutant parler Nakamura, je me souvins de ce temps où les perpétuelles plaisanteries de nos deux camarades nous égayaient. Ils riaient toujours. Même au combat. Ils se ressemblaient beaucoup et, par une ironie du destin, tous deux avaient été désignés pour mourir ensemble.

— Mais pourquoi sont-ils partis si tôt ? demandai-je. Ils étaient bons pilotes pourtant.

— Oui, ils étaient bons, admit Nakamura. Mais ils agissaient un peu trop à leur guise. Le temps des loups solitaires est passé.

— Je le sais, Nakamura. Mais pourquoi les avoir désignés alors qu’ils surclassent nettement beaucoup de pilotes de cette base ?

— Peut-être choisissent-ils au hasard ? Cela ne vaut-il pas mieux ? Ainsi, on ne peut savoir si on sera choisi dans cinq minutes ou dans un an.

— Sortons d’ici, dis-je. Allons prendre l’air. J’étouffe…

CENDRES POUR LA FAMILLE

Parfois Kamikaze nous semblait moins terrifiant. Après tout, me disais-je, il y a plusieurs façons de mourir. Les bombes pleuvaient sur Hiro et nous apprenions à nous cacher dans n'importe quel trou comme des rats.

De temps en temps l'ennemi parvenait à percer le réseau de radar sans être remarqué. Les sirènes d'alarme résonnaient alors quelques secondes seulement avant l'explosion des bombes. Le sol était ébranlé par les éclatements, nous étions recroquevillés dans la plus proche anfractuosité et ceux qui n'étaient pas assez lestes étaient pulvérisés.

Je me rappelle avoir vu courir deux hommes au-dessus de la tête desquels tombaient plusieurs bombes. Je fermai les yeux, puis les rouvris. Il n'y avait rien d'autre que de nouveaux cratères…

Les hangars et ateliers d'assemblage étaient continuellement pilonnés ou attaqués à la mitrailleuse par des Hellcat, P-l Mustang et bombardiers légers.

En juin, cent cinquante Superforteresses B-29 réduisirent Hiro et Kure littéralement à néant. Les sirènes avaient retenti trente minutes avant l'attaque, aussi tous les pilotes disponibles décollèrent-ils avec ce qui restait d'appareils disponibles.

Quand le bombardement fut terminé, il n'y avait plus de base aérienne à Hiro. Tout avait été pilonné, martelé, taraudé. Il ne restait plus rien… Nous dûmes voler jusqu'à l'aérodrome d'Oita, au nord-est de Kyushu.

Ce fut à la base d'Oita que je fus désigné pour escorter les Kamikaze. Aujourd'hui, seuls quelques survivants peuvent témoigner de ce qui s'est réellement passé en cette terrible période. Ils conservent le souvenir

hallucinant des affres endurées par plus d'un Kamikaze avant le dernier moment.

L'existence à la base devenait de plus en plus dure. La tension montait graduellement, mais il était fascinant d'observer les réactions individuelles. Il n'était plus question de punitions. Nous étions considérés comme des aviateurs éprouvés et de ce fait, nous recevions une solde supplémentaire. On nous encourageait à bien nous amuser lors de nos sorties.

Souvent Nakamura, Tatsuno et moi allions nous promener dans la campagne. Parfois, nous organisions des jeux enfantins dans le but d'oublier autant que possible l'aspect tragique de la vie à Oita. À d'autres moments, nous nous asseyions et discutions avec un sérieux bien au-dessus de notre âge. Tatsuno se révélait cependant un vrai philosophe. Il réfléchissait aux problèmes vitaux avec une profondeur qu'atteignent rarement la plupart des humains.

En dépit de toutes les scènes de mort et de souffrances dont il avait été témoin, Tatsuno croyait que l'homme a un but à atteindre, que la vie, si pénible et décevante soit-elle, est une épreuve, que la plus terrible douleur physique ou morale a sa place dans l'évolution spirituelle.

Je me rappelle un jour où nous étions assis au sommet d'une colline et regardions les nuages dorés par les rayons du soleil couchant s'amasser au sommet des pins.

— Un jour viendra, dit Tatsuno, où il nous apparaîtra que toute souffrance n'a eu d'importance que par la manière dont nous l'avons supportée. Je pense par exemple à la douleur physique. Certains hommes semblent la supporter aisément. Ou encore à la mort… Quelques-uns la regardent en face et semblent retirer de leur méditation sur les fins dernières une meilleure appréciation des choses de la vie. On dirait que… leur âme s'affine davantage grâce à la prise de conscience de leur destinée ultime. Je ne puis m'empêcher de penser que le problème soulevé par nos aspirations profondes est le seul qui soit vraiment important.

Aujourd'hui, je devais escorter des Kamikaze ayant pour objectif les navires américains mouillant aux environs d'Okinawa. Nous avions été avertis la veille et devions recevoir maintenant les instructions finales.

Okinawa ! Quelles seraient les victimes ? Chaque groupe de Kamikaze comprenait de quinze à vingt hommes. Je ne notais plus les noms. C'était mieux ainsi. Il valait également mieux de ne pas nouer de nouvelles amitiés à Oita.

La base bourdonnait. Au-dessus de ma tête passa un avion. Je me hâtai ; il était temps de me rendre à la salle où se donnait le briefing final.

Puis je me précipitai vers le mess, avec l'intention de manger rapidement de manière à pouvoir jeter un dernier coup d'œil au bon fonctionnement de mes instruments et armes de bord. J'avais confiance en mon habileté manœuvrière, aussi redoublai-je de précautions pour ne pas être victime d'un stupide accident technique.

J'avais maintenant une solide expérience des combats aériens. La plupart de ceux-ci se réduisaient à de brusques attaques suivies de dérobades, mais parfois il m'arrivait de pouvoir participer à une lutte prolongée et acharnée, ce qui me comblait de joie.

Je n'étais plus le pilote novice qui se contentait de suivre son lieutenant au combat. J'avais officiellement abattu deux chasseurs ennemis. À la base d'Oita, j'avais été promu caporal, rang difficilement atteint par les recrues japonaises.

Et maintenant, j'avais la tâche ingrate de devoir mener à l'assaut les pilotes Kamikaze. Il fallait les protéger contre les attaques des chasseurs ennemis, les défendre jusqu'au plongeon final, puis retourner à la base pour y faire rapport des faits.

Aujourd'hui Nakamura devait également contribuer à l'escorte des Kamikaze. J'en étais content. Je le remarquai au mess et le rejoignis à la table où il venait de s'installer.

— Yai, tomodachi, camarade ! dis-je en lui frottant le crâne en manière de plaisanterie. As-tu vu Tatsuno ce matin ?

Sans le moindre sourire, Nakamura me regarda :

— Oui, j'ai vu Tatsuno.

— Eh bien, qu'y a-t-il ? Où est-il ?

— Il se prépare.

— Il part avec nous ? Lui aussi va servir d’escorte ?

— Il part avec nous… oui. Mais pas pour escorter…

Quelque chose me déchira la poitrine. Mon cœur battit précipitamment. Mes poings se crispèrent.

— Il a de la chance, poursuivit Nakamura. Il n’aura plus à s’inquiéter de quoi que ce soit, à partir d’aujourd’hui midi. Tandis que toi et moi… nous devons encore attendre.

— Mais quand a-t-il appris cela ? demandai-je avec nervosité. Pourquoi ne m’a-t-on pas prévenu ? J’aurais été avec lui quelques instants ! Pourquoi ne m’as-tu rien dit ?

— Il a reçu la nouvelle hier. Et tu es si souvent absent de la base qu’on n’a plus l’occasion de te parler. Et puis, Kuwahara, tu devrais lire de temps en temps les instructions affichées à la porte du commandant. Ainsi tu saurais quels sont ceux que le sort a désignés.

Je tambourinai sur la table en fixant le vide :

— Et dire que je l’ai à peine vu ces dernières semaines, dis-je. Depuis notre départ de Hiro, je n’ai même plus témoigné d’amitié à Tatsuno ! Où ai-je été ? À quoi ai-je pensé ?

De rage, je me mordis le pouce. J’étais exaspéré contre moi-même…

— J’ai essayé de te trouver la nuit dernière, dit encore Nakamura. Je savais que tu étais allé en ville, mais je ne t’ai trouvé nulle part…

— Oui, j’étais allé me promener avec une jeune fille dont j’ai fait la connaissance récemment…

— Bien, bien. Beaucoup mieux que de rester avec…

— Tais-toi, interrompis-je avec violence. Je frappai du poing sur la table, repoussai ma chaise et sortis du mess comme un homme ivre.

« Où était Tatsuno, me demandai-je. Il fallait que je le trouve, que je lui dise que j’allais mourir avec lui. Je le protégerais tout le long du chemin, jusqu’au navire. Je foncerais contre celui-ci avec mon ami. Non, Tatsuno n’irait pas seul ! Ce n’était pas possible. »

Je courus d’une traite jusqu’à son baraquement. Puis je m’arrêtai, soudain conscient qu’il n’y était plus et qu’il se trouvait dans le bureau du commandant où il recevait les derniers ordres.

Je fis demi-tour et me rendis d’un pas traînant jusqu’à mon propre logement. Deux heures nous séparaient du décollage. Dans une heure les pilotes d’escorte recevraient à leur tour leurs instructions. Il fallait attendre.

Je ne me donnai même pas la peine de vérifier mon avion. Nakamura m’attendait, assis sur mon lit. Sans dire un mot, je m’assis à côté de lui. Nakamura respira profondément et me donna une tape sur la jambe :

— Je le regrette, Yasuo, fit-il. Je ne savais pas ce que je disais. Ma tête éclatait, tu sais. Il agrippa mon bras fortement. Ne le prends pas en mauvaise part, Yasuo, continua-t-il. Tatsuno lui-même n’aurait pas voulu que cela soit autrement. La nuit dernière, il me disait : « Nous allons tous vers le même lieu. Un peu plus tôt, un peu plus tard, peu importe après tout. » Tu as raison, Yasuo, de passer ton temps libre avec une personne qui en vaille la peine. Cela t’épanouit et te donnera le courage de faire face à toute éventualité.

— Mais je n’ai même pas vu Tatsuno, dis-je encore. Sais-tu depuis combien de temps nous connaissons-nous ?

— Depuis que vous avez quatre ans, dit Nakamura. Console-toi en pensant que cela n’aurait servi à rien d’avoir été auprès de lui. Je ne l’ai pas vu non plus. Nous l’aurions énervé inutilement. D’ailleurs, il est parti dans la montagne ; il est allé trouver un moine.

— Et quelle est sa réaction ?

— Oh, très bonne ! répondit Nakamura. Très bonne ! D’ailleurs, j’ai un curieux sentiment. J’ai l’impression qu’aujourd’hui nous allons tous y passer. Aujourd’hui nous nous ferons descendre en flammes. Nous allons payer notre tribut à l’Empereur. J’en suis certain.

Nous étions seize. Quatre d’entre nous étaient destinés à servir d’escorte. Les douze autres ne devaient jamais revenir. Ces douze-là s’étaient réunis autour d’un officier et regardaient une carte. Puis le commandant nous fit d’ultimes recommandations.

Je regardai Tatsuno. Il ne semblait plus faire partie du monde des vivants. On aurait dit que son esprit avait quitté son corps.

Un drapeau était bandé autour du front de chaque Kamikaze, le Soleil Levant de l'Empire nippon juste au-dessus des yeux. Ces départs étaient entourés d'un grand cérémonial. Toasts, discours patriotiques, rien n'était épargné pour exalter au suprême degré la vaillance.

Les garçons et filles envoyés par leurs écoles pour travailler sur la base étaient autorisés à assister au départ des Kamikaze. Quelques écolières pleuraient en voyant ceux qui étaient promis à la mort. Puis le silence se fit. Le colonel allait prendre la parole.

C'étaient les mêmes mots que j'avais entendus si souvent pendant ces dernières semaines. À chaque départ des Kamikaze, la voix nasillarde du colonel retentissait pendant quelques minutes. La conclusion était toujours : « Et maintenant, vaillants camarades, souriez en partant… Vos ancêtres vous réservent une place de choix. Les Samouraïs du Ciel, tous les guerriers morts sont là pour vous accueillir… »

Et, enfin, nous chantions en chœur le chant du combat :

« La couleur de l'aviateur est celle de la fleur du cerisier.

Regarde les fleurs de cerisier tomber sur les collines de Yoshino.

Si nous sommes de fiers enfants de la race de Yamato,

Mourons en combattant dans les deux ! »

Puis vint le toast final. Les verres de « saké » furent levés et nous criâmes : « Tennoheika Banzai ! » (vive l'Empereur.)

Cette atmosphère d'enthousiasme guerrier avait contribué à dérider les Kamikaze. C'est à peine s'ils ne riaient pas en montant dans leurs appareils, de vieux avions désaffectés, ou servant à l'entraînement. La vétusté des appareils importait peu. C'était un trajet à sens unique…

Quant aux sourires qu'affichaient les Kamikaze, peut-être resteraient-ils sur les lèvres de certains jusqu'au dernier moment. Chez d'autres, ils commençaient déjà à s'effacer alors qu'ils s'installaient dans leur cabine. Au fond, qu'est-ce que le courage ? Je ne savais qu'en penser. Lequel était

le plus courageux ? L'homme le moins sujet à la peur ou celui qu'elle étreignait ?

Mais maintenant, je ne pouvais penser qu'aux réactions d'un seul homme… Il était là, avec Nakamura, et il marchait dans ma direction. Tout en lui paraissait irréel, l'esprit détaché tandis que le corps accomplirait mécaniquement ce qui lui était demandé. Un étrange sourire se dessinait sur cette face de cire…

« Dis-le-lui, me répétai-je. Dis-lui que tu l'accompagneras jusqu'au bout, que tu mourras avec lui. Mais non, il ne le veut pas… Allons, ton tour viendra assez tôt, Kuwahara. »

En disant cela, je me délivrais du sentiment de culpabilité d'avoir négligé mon ami depuis des semaines. Et dire que jamais il n'avait suggéré que nous nous voyions plus souvent.

Un poids énorme oppressait ma poitrine, écrasait ce que j'avais l'intention de dire. « Tatsuno… Je… » Nos mains se serrèrent. Nakamura se tenait à côté de nous, baissant la tête.

— Rappelle-toi…, finit par dire Tatsuno. Rappelle-toi que nous avons toujours voulu voler ensemble.

Je le regardai dans les yeux et inclinai la tête :

— Je te suivrai bientôt, murmurai-je en un souffle. Alors, il me donna quelque chose.

— Voici, dit-il. Prends-en soin en souvenir de moi. Ce n'est pas grand-chose, et veille à ce qu'il soit envoyé à mes parents.

Je détournai la tête. Tatsuno venait de me donner son petit doigt. Les hommes destinés aux missions suicide laissaient toujours derrière eux quelque chose d'eux-mêmes : une touffe de cheveux, des ongles ou même tout un doigt, qu'il convenait d'incinérer. Les cendres étaient ensuite envoyées à leur foyer pour y reposer dans l'urne familiale. Celle-ci se trouvait dans une alcôve en compagnie des portraits des ancêtres. Une fois par an, un prêtre pénétrait dans l'alcôve pour y prier.

Les moteurs commençaient à tourner et je ne quittais pas Tatsuno d'une semelle comme si, par ma présence, je pouvais le préserver.

— Sayonara, Yasuo, dit-il. Et nous tombâmes dans les bras l’un de l’autre.

Sans regarder en arrière, je me dirigeai vers mon Hayabusa. Comme un automate, je m’installai dans la cabine. J’assurai la ceinture de sécurité, ajustai mon casque et vérifiai les commandes. Toute la base vrombissait. Les derniers préparatifs étaient en cours.

Je jetai un coup d’œil à la jauge d’essence puis je poussai sur le bouton de démarrage. L’un après l’autre, les cylindres se mirent en marche. Le moteur gronda. Nous avancions sur la piste de vol comme de gros insectes.

Uno, un vétéran ayant abattu cinq appareils, nous commandait. Je me trouvais derrière lui. Un signal de la tour de commandes, et nous accélérâmes pour bientôt décoller dans un nuage de poussière.

Le commandant, les mécaniciens, les autres pilotes demeurés à la base venus nous dire adieu, devinrent minuscules. Quelques instants plus tard, la base n’était plus qu’un petit carré perdu dans le lointain.

LA TEMPÊTE DIVINE

Le temps était beau. En quelques minutes, nous avions laissé derrière nous la terre ferme. Nous survolions maintenant quelques îles volcaniques et n'avions plus au-dessous de nous que la vaste étendue de la mer.

Une heure après, nous atterrîmes sur l'île de Kyushu pour faire le plein d'essence. Pour les douze Kamikaze, c'était le dernier contact avec leur patrie. Les vingt-trois heures de vol jusqu'à Okinawa seraient les ultimes de leur vie. Oka et Yamamoto avaient connu cela trois semaines auparavant.

A quelques minutes de Kagoshima, nous avions repéré un groupe de Superforteresses B-29 escortées par des chasseurs Grumman. Ils volaient vers Shikohu. Modifiant quelque peu notre course, nous nous dissimulâmes derrière un banc de nuages et poursuivîmes le vol à une allure modérée.

Je pensais à beaucoup de choses pendant ce vol vers Okinawa. Mon foyer me semblait bien lointain, presque irréel. La jeune fille dont j'avais fait connaissance peu avant ce départ - Toyoko - était présente à mon esprit d'une manière quelque peu fantastique. Je la voyais, diaphane et gracieuse dans son kimono, traverser silencieusement le ciel et me sourire avec tendresse…

Et puis me revinrent les paroles de Nakamura. Il avait parlé de mauvais présages. Il avait le sentiment que nous ne reviendrions pas vivants de cette expédition. Ah ! Nakamura ! Je m'étais lié d'amitié avec lui pendant notre entraînement de base, son solide caractère et sa gentillesse m'avaient soutenu.

Des souvenirs de mon enfance affluèrent ensuite à mon esprit. Je me souvins de ces après-midi de congé lors desquels Tatsuno et moi nous évadions en riant à travers les rues de la ville jusqu'à la campagne toute

proche. Tatsuno, Tatsuno… Je répétais ce nom et ne me sentais plus dans ce Hayabusa, en route vers la mort.

« Il reste une heure. » Cet avertissement émanait de notre leader, Uno. Je balançai les ailes de mon avion en signe d'assentiment. Uno avait à peine dépassé vingt ans. Il venait tout droit de sa ferme natale et était en passe de devenir un véritable as. Sa maîtrise lors des combats aériens était exceptionnelle.

Devant nous, les nuages se groupaient, masse sombre qui coupait l'horizon. Et la mer s'étendait à l'infini…

Nos Kamikaze volaient par groupe de trois, flèches de la mort dirigées vers les navires américains. Le temps passait et je sentais ma gorge se dessécher progressivement. C'était ma réaction habituelle lors des missions suicide. Mes mains se refermaient et s'ouvraient sous l'effet de la transpiration.

« Tu es trop tendu, Kuwahara, me disais-je. Inutile de te crisper. On ne peut rien contre l'inévitable. »

Des pensées triviales ou grotesques traversaient mon esprit. Elles faisaient partie de mon mécanisme de défense contre l'anxiété. Mais bientôt cela ne servirait plus à rien. Je serais face à face, sans intermédiaire, avec la vision des Kamikaze se lançant dans leur trajectoire désespérée.

Okinawa ! Devant nous s'étalait l'île tant disputée, but de notre mission.

Le sergent Uno balança son appareil. Au loin, je vis des rangées de navires américains. Je comptai ceux-ci. Il y en avait vingt-cinq en tout. À cette distance, ils ressemblaient à des pépins de pomme. Au centre de cette armada se trouvait notre objectif : quatre porte-avions, gardés par des cuirassés et un essaim de destroyers.

Uno fit encore un signe et nos douze Kamikaze passèrent devant nous à toute vitesse. Les chasseurs d'escorte les suivirent.

Les navires grossissaient… Ils commençaient à ouvrir le feu !

Enfin l'attente était terminée. J'étais même content de ressentir la peur. Tout allait se passer rapidement maintenant. Puis nous retournerions à la base et ferions notre rapport comme d'habitude…

Tatsuno se trouvait en tête du dernier groupe de trois appareils. Il pilotait un avion démodé Mitsubishi, type 96.

Déjà, les douze Kamikaze avaient ouvert leur cabine et agitaient leurs écharpes de soie. Devant eux et sous eux éclataient les premiers obus de défense antiaérienne. Les lignes rouges des balles traçantes zébraient le ciel.

Nous étions presque au-dessus d'eux ! J'observai, tendu à l'extrême. Le premier Kamikaze piqua à travers un réseau de feu. Il n'atteindra pas les porte-avions mais peut-être bien un croiseur ? L'atteindra-t-il ? Mais non, notre camarade est touché. Son appareil n'est plus qu'un débris enflammé.

Deux autres Kamikaze subirent le même sort, explosant à mi-course. Un quatrième sera plus heureux. Il franchit le barrage de D.C.A., se redressa à ras des flots, fila vers un destroyer qu'il toucha à hauteur de la ligne de flottaison. Une énorme explosion ! Puis une autre, et encore une autre. C'est bien ! C'est bien ! Le navire fut brisé en deux littéralement. L'eau s'y engouffra et il coula presque aussitôt.

Deux autres formations de Kamikaze se glissèrent à travers le barrage d'obus et de balles. Partout régnait la confusion. L'atmosphère vibrait en un vacarme infernal.

Un de nos appareils rasa la surface de la mer et fut soumis à un violent feu de mitrailleuses lourdes qui souleva autour de lui des milliers de petits geysers. Il se dirigea droit sur un porte-avions. Il allait l'atteindre… Non, non, ils l'ont eu. L'avion s'écrasa contre l'arrière à vitesse ralentie, infligeant peu de dommages.

La défense américaine était formidable. Seule une mouche aurait pu franchir ce barrage de feu. Deux autres Kamikaze foncèrent sur le même porte-avions et connurent la même infortune que leur prédécesseur. Atteints en plein fuselage et le moteur en feu, ils se désintégrèrent en une seconde.

D'autres encore tombèrent dans la mer, telles des torches enflammées. Jusqu'à présent, nous n'avions réussi à couler qu'un seul navire.

Il ne restait plus que quelques appareils. Trois avions démodés, et un appareil d'entraînement. L'un des appareils - un Mitsubishi - était celui de Tatsuno ! Je le reconnaissais. C'était lui !

Deux avions furent encore touchés. Il n’y avait plus en ligne que l’appareil d’entraînement et le Mitsubishi de Tatsuno. Les voici plongeant à toute vitesse vers l’ennemi.

Soudain, l’appareil d’entraînement explosa.

Des débris noirs retombèrent d’un nuage rouge, voilà tout ce qui en resta.

Tatsuno était seul maintenant. Il exécuta un vol parfait, meilleur que tout ce qui lui avait jamais été appris à la base. Tatsuno ! Tatsuno ! Son gouvernail arrière était atteint. Mais il poursuivit sa course. Les flammes envahirent le fuselage. Son appareil était complètement en feu. Mais ils ne purent l’arrêter…

Tatsuno ! Il prit pour cible un pétrolier. Il était tout près ! Encore plus près ! Une formidable explosion retentit. Des tonnes d’essence brûlèrent. Une immense colonne de fumée noire assombrit l’atmosphère. Le pétrolier coula. De vastes remous et une large flaque de pétrole marquèrent l’endroit où venait de se dérouler la tragédie.

***

Ainsi mourut mon meilleur ami.

Il n’y avait plus de Kamikaze. Nous avions coulé un destroyer et un pétrolier, endommagé un croiseur et (bien que je ne l’aie appris que plus tard) gravement atteint un cuirassé.

Mais je n’eus pas le temps de réfléchir à nos succès. Le Hayabusa devant moi balança ses ailes en guise d’avertissement. Plusieurs Grumman s’apprêtaient à nous attaquer.

Je les avais vus décoller des porte-avions, tels des faucons dérangés dans leur nid. Puis j’en avais perdu la trace, préoccupé étais-je surtout par l’assaut des Kamikaze. Maintenant, ils étaient là, à deux ou trois cents mètres, faisant feu de toutes leurs armes.

Quatre d’entre eux s’acharnaient contre moi. Des balles traversèrent le gouvernail de direction ainsi que mon pare-brise.

D’autres étaient sur les traces d’Uno et de mes deux coéquipiers. Nous exécutâmes avec ensemble un tonneau et l’instant d’après, nous étions derrière l’ennemi.

Uno envoya une rafale et l'un de nos adversaires fut touché. Il perdit de la vitesse, s'inclina et piqua en flammes vers la mer.

Tout près, à ma gauche, Nakamura fit également feu. Je n'eus pas le temps de voir le résultat tant j'étais pressé de mettre du plomb dans l'aile du Grumman qui filait devant moi. Je lui envoyai une longue rafale. En vain. Furieux, je réitérai ma tentative. Encore manqué !

Les Américains s'égaillèrent avec l'espoir de nous semer. Je vis à nouveau Nakamura tirer sur l'un d'eux. Ah ! cette fois, il l'avait atteint. Le Grumman cracha des flammes et se brisa en plein vol.

« Ah ! comme je suis stupide », me dis-je, en remarquant que mon propre adversaire profitait de l'attention accordée à l'action de Nakamura pour s'échapper. Il prenait de l'altitude. Je tirai le manche vers moi et le suivis dans son ascension. Il était à ma portée maintenant. J'envoyai une rafale dans le ventre de l'appareil. Manqué !

Le Grumman commença à exécuter un looping. Je le suivis encore, faisant feu de toutes mes armes. J'étais persuadé de le rater ; aussi quelle ne fut pas ma surprise en remarquant de la fumée s'échapper de l'arrière de l'avion. Je débordai de joie et de fierté. Cependant, la partie n'était pas finie pour autant ; il n'était pas encore touché au point de s'écraser et tentait de gagner l'abri des nuages.

Mais le feu dévorait son fuselage. Quelques secondes plus tard retentit une explosion. Il ne restait plus rien du Grumman…

Peu après, je vis un autre Grumman exploser. Uno venait d'ajouter une sixième victime à son tableau de chasse.

Puis j'entendis son message : « Fuyons à toute vitesse. Il n'est plus question de s'amuser. »

Au moins une quinzaine de Grumman se dirigeaient vers nous. Ils m'avaient repéré et de toute part, je voyais poindre rapidement les ailes bleues marquées d'étoiles blanches. Mes amis avaient disparu.

Je poussai mon moteur à fond et filai aussi vite que possible vers les nuages. Mais ce fut une mauvaise manœuvre. Quatre ou cinq Grumman étaient sur mes talons. Combattre aurait pour résultat la destruction immédiate.

Instinctivement, j’appuyai le manche vers la gauche. Je pus voir mes adversaires continuer leur trajectoire rectiligne et me perdre momentanément.

Mais à ce moment, tomba littéralement du ciel un Grumman isolé. Il piquait vers moi de plusieurs centaines de mètres. Un vacarme dans ma cabine. J’avais été atteint ! Mais cela ne m’empêcha pas de continuer ma course.

J’exécutai un nouveau virage, puis plongeai vers la mer. Je vis les navires ennemis se rapprocher. Il fallait que je plonge, sinon j’aurais l’essaim des chasseurs à mes trousses. De longues heures de vols en piqué m’avaient donné une expérience qui allait me permettre de surclasser l’ennemi. Ils n’oseraient pas me suivre à la même vitesse.

Mais si j’avais réussi à semer les avions, j’étais maintenant en butte au tir de la D.C.A. des navires. Je parvins cependant à traverser le barrage et me redressai à ras des flots.

Un Grumman plus audacieux que ses compagnons fut moins heureux que moi. Un obus de D.C.A. l’atteignit par inadvertance et il fut pulvérisé.

Utilisant le maximum de puissance de mon Hayabusa, je volais à travers un réseau serré de balles. Les grosses mitrailleuses des navires tiraient toutes sur mon appareil.

Puis je jetai un coup d’œil en arrière et commençai à grimper. La plupart des avions américains étaient loin derrière moi. Ah ! si seulement je pouvais atteindre cette couche de nuages, me répétai-je anxieusement.

Un nouveau martèlement emplit de bruit ma cabine. Un Grumman isolé se rapprocha de moi, tirant d’une distance de six cents mètres. J’étais encore touché !

Pendant un temps, je fus comme paralysé. J’attendis la fumée, l’explosion… Rien, grâce au Ciel ! L’ennemi était plus près, faisant toujours feu. « Allons, Kuwahara, plus vite, plus vite ! Les nuages… Encore quelques secondes ! »

Et soudain je fus environné d’une masse sombre et impalpable. Enfin ! L’ennemi avait tout essayé pour m’abattre. Navires et avions s’étaient acharnés contre moi. Et ils avaient échoué…

J’eus un sourire. Puis, devant moi, un éclair traversa la couche des gros nuages noirs. Le tonnerre ébranla l’avion bien plus que ne l’avait fait toute l’artillerie ennemie. Mais au moins, me disais-je, les éléments sont impersonnels et ne « cherchent » pas à détruire l’être humain.

Une odeur de brûlé envahit ma cabine. Je me demandais quelle était l’étendue des dommages. Mais cette question ne me lancina pas longtemps. Un autre problème devait être résolu. La pluie balayait mes ailes. Puis elle se transforma en un véritable déluge qui obscurcit complètement ma vision. Les éclairs fulguraient et les coups de tonnerre se succédaient avec rapidité. Chaque fois mon appareil était secoué comme un fétu de paille.

J’avais volé auparavant à travers le vent et la pluie, mais jamais je n’avais expérimenté un orage comme celui-ci. Des torrents d’eau s’abattaient sur le Hayabusa et le vent se faisait de plus en plus sauvage. Le moteur cala une fois et je retins ma respiration jusqu’à ce qu’il recommençât à fonctionner. Un seul point positif : l’odeur de brûlé avait disparu. Peut-être le début d’incendie avait-il été stoppé par la trombe d’eau.

Mes tempes battaient à tout rompre. Je me serais cru en pleine nuit si ma montre-bracelet n’avait indiqué que c’était encore l’après-midi. À chaque coup de tonnerre, un bruit assourdissant emplissait la cabine. Bientôt, je ne sus plus du tout quelle était la bonne direction. Mon compas était devenu fou et je constatai aussi que le gyroscope était hors d’état.

Je devais quitter cet enfer le plus vite possible ! Mais par où aller ? Je me dirigeai vers ce qui me semblait être une légère éclaircie. Je m’en rapprochai quelque peu quand je sentis mon avion faire une chute. C’était un trou d’air. En un instant j’avais dégringolé de cinquante mètres, le moteur tournant à vide.

Puis la pression se rétablit et je fus projeté vers le haut, secoué et roulé comme par une main géante. J’étais à moitié inconscient. La tête me tournait. Il n’y avait plus moyen de diriger le Hayabusa. Si j’allais vers la gauche, une bourrasque me renvoyait à droite. Si je grimpais, un trou d’air ou un courant descendant risquaient de me précipiter dans la mer.

Mes instruments de bord étaient presque hors d’usage, mon moteur perdait de plus en plus sa régularité, j’étais à bout de forces. Peu de temps auparavant, j’étais entré dans ces nuages le sourire aux lèvres, mais

maintenant il n’en était plus de même. Bras et mains se paralysaient. Je volais depuis trop longtemps. J’avais eu à lutter contre trop de difficultés. J’étais trop tendu. Un voile s’étendait devant mes yeux.

J’avais perdu toute notion du temps. Sans but, j’errais à travers les déflagrations du tonnerre, les éclairs, le rideau de pluie, les bourrasques. Tel un automate, je volais sans autre espoir que celui du miracle.

La tempête redoubla de violence. Le vent se lança à l’assaut de mon avion. Les éclairs zébrèrent le ciel. Le Hayabusa était ballotté, soumis à une pression venant de toutes les directions. Il semblait maintenant descendre en bondissant sur un escalier invisible.

Les éléments ne me semblaient plus impersonnels. Loin de là ! Les éclairs semblaient fendre l’atmosphère comme le rire un visage. Le tonnerre rugissait de colère, frappait du poing. Le vent, en particulier, me haïssait. Il soufflait, jurait, voulait me briser. La nature avait-elle pris la place de l’ennemi ?

Soudain, une éruption volcanique d’air et de nuages s’empara de mon appareil et le projeta dans une autre direction. Comme une feuille morte, privé de tout contrôle, mon avion s’était engagé dans une spirale. La mort m’attendait sans aucun doute…

Puis, par un de ces retournements de situation propres à la nature, le calme se rétablit quelque peu et je pus redresser le Hayabusa. Il était temps. Quelques dizaines de mètres sous moi, l’océan étendait ses flots verdâtres.

J’étais sorti de la zone d’orage. Il me fallut plusieurs minutes pour reprendre conscience. J’étais seul, avec pour compagnons le soleil et la mer. Là-haut, à droite, étaient amassés les nuages où venait de se dérouler mon aventure. « La Tempête Divine » m’avait sauvé, comme elle avait sauvé mon pays quelques siècles auparavant.

UN ENDROIT PERDU

Mon moteur était bien fatigué. Je jetai un coup d'œil à la jauge d'essence : plus que cent litres. Il fallait me dépêcher d'atterrir. Avec appréhension, craignant que les oreilles américaines ne puissent m'entendre, j'envoyai un message.

Pas de réponse. J'attendis et essayai une nouvelle fois. Toujours pas de réponse. Après avoir surmonté tant de dangers, finir ainsi, faute d'essence, comme un homme solide auquel on aurait ouvert le poignet, cela me semblait un comble.

Et cependant, je ne pouvais m'empêcher de croire que tout espoir était perdu. Ah ! tout de même, j'avais oublié une précaution ultime… Je réduisis l'admission d'air au minimum, ralentis le moteur à dix-huit cents tours-minute. Je ne pouvais faire plus.

J'émis un nouveau message. Ah ! enfin, une réponse ! Elle venait de Chine : « Ici, Nankin… » La chance m'avait encore souri. J'avais réussi à établir une connexion.

J'obliquai vers la gauche dans la direction de ce que je savais maintenant être Formose. En moins de vingt minutes, j'y serai. Bientôt… Oui, j'allais voir l'île émerger de la mer comme un grand navire.

Le moteur tournait avec régularité. Je regardai derrière moi, bien que j'eusse le sentiment qu'il ne fallait pas. Quelque part au loin était Okinawa. Là-bas était groupée la force navale américaine : vingt-trois navires au lieu de vingt-cinq. Quelque part au fond de l'océan se trouvaient les restes de Tatsuno et des autres. Il n'y aurait plus de souffrances, plus d'appréhensions pour Tatsuno.

J’atterris à Taihoku, la principale base aérienne de Formose. On ne me donna même pas le temps de me reposer et je fus envoyé dans une base de moindre importance, située non loin de Kiirun. Je devais y demeurer quinze jours en raison de l’insuffisance d’essence. Oui, les conditions étaient à ce point mauvaises que les bases aériennes de Formose étaient presque à bout de leurs réserves de carburant. Il en restait à peine assez pour les Kamikaze qui partaient tous les jours.

En dépit de mon épuisement, mon premier souci après l’atterrissage fut de veiller à la remise en état de mon Hayabusa. J’avais fini par éprouver une véritable affection pour mon avion. Il était devenu pour moi telle une créature de chair et d’os, une créature que je comprenais, que j’aimais. Il me semblait maintenant avoir une âme. Il m’avait aidé à vaincre l’ennemi et m’avait tiré d’affaire aux moments les plus critiques de l’orage.

Des parties du gouvernail de direction et de l’aile droite avaient été arrachées. Plusieurs balles avaient traversé le fuselage, faisant des trous de plusieurs centimètres de diamètre. Le moteur avait reçu des balles, mais, par miracle, n’avait pas été atteint dans ses parties vitales.

Deux balles avaient percé l’habitacle. Un projectile avait atteint la partie supérieure de celui-ci. Un autre avait traversé la glace sur la gauche. Ma vie avait tenu à un cheveu.

Les dommages n’étaient pas irréparables. Je mis mon Hayabusa à l’ombre d’un bananier, le long de la piste d’envol et m’installai à proximité pour rédiger mon rapport.

Deux mécaniciens approchaient. Les préparatifs allaient bon train en vue de la mission suicide de demain. Apparemment l’aérodrome venait d’être bombardé peu avant mon arrivée. Des équipes de travailleurs comblaient les cratères.

Terrassé par la fatigue, je m’adossai contre le tronc du bananier et attendis les mécaniciens. Tout à coup, sans le moindre avertissement de sirènes, vingt-cinq Grumman firent leur apparition par vagues de cinq appareils.

Immédiatement, les deux mécaniciens tournèrent les talons et coururent se mettre à l’abri. Trop tard ! Le premier groupe de Grumman fonçait sur eux. Je restai à ma place et entendis le déchaînement des mitrailleuses que ponctuait le martèlement des balles sur la piste de ciment.

L’un des ouvriers occupés à la réparation de la piste réussit à gagner la jungle. Mais les deux mécaniciens furent pris dans un réseau serré de balles. L’un d’eux trébucha comme s’il avait été assommé. L’autre culbuta sur lui-même.

Quatre ouvriers avaient échappé à la première attaque et feignaient d’être morts, étendus immobiles au milieu de l’aérodrome. Mais ce fut une pauvre ruse. La seconde vague de Grumman ratissa le sol et je vis une silhouette se dresser puis retomber en convulsions. Maintenant, tous les appareils américains étaient à l’œuvre, attaquant tout ce qui se présentait. Il n’y avait pas d’opposition. Ils pouvaient s’en donner à cœur joie. Un hangar commença à flamber, une rangée d’avions destinés aux missions suicide fut détruite, plusieurs chasseurs furent mis hors d’usage.

Puis, leurs munitions épuisées, les Grumman disparurent. L’ombre du bananier et des deux ou trois arbres voisins avait dissimulé mon Hayabusa ainsi que moi-même aux yeux de l’ennemi.

Je me relevai et traversai l’aérodrome. J’examinai les cadavres. L’un de ceux-ci avait une jambe repliée sous le corps et la tête ouverte. Un autre avait les entrailles béantes. La tête d’un troisième était à moitié défoncée. C’étaient tous de très jeunes gens ayant l’âge d’aller à l’école.

Mais j’avais vu trop d’horreurs pour m’émouvoir longtemps. Avec indifférence, je détachai mes yeux de ce spectacle et me mis en quête du bureau du commandant. Demain il y aurait de nouvelles missions suicide. Il y aurait encore des hommes qui devraient mourir.

Je fis mon rapport puis me dirigeai vers le cantonnement. Je m’écroulai sur un lit. Non loin de moi, trois hommes jouaient aux cartes et riaient aux éclats. La chambre était pleine de fumée de cigarettes.

Je pensai à Toyoko, cette jeune fille qui avait illuminé mes dernières semaines passées à la base de Oita. Toyoko dont le doux sourire et l’affection m’avaient rendu plus supportable l’attente du destin ! Il me semblait l’avoir quittée depuis une éternité.

Et Tatsuno… Il était parti depuis si longtemps, trouvais-je. Oita me semblait loin ! Où donc était Nakamura maintenant ? Et les deux autres membres de l’escorte, Uno et Kimura, qu’étaient-ils devenus ?

Je sombrai dans un sommeil agité. Tout ce que j'avais subi me revenait continuellement en songe. Cauchemars qui me harcelaient. Je me dressais alors sur mon séant, me demandant si je les vivais en réalité. Je me rappelle m'être réveillé, baigné de sueur, me disant à haute voix : « Allons, Kuwahara, détends-toi ! »

Je restai deux semaines à la base comme instructeur. C'était tout ce qui m'était demandé. Je devais apprendre à des hommes à bien mourir. Chaque jour, un groupe de Kamikaze prenait son vol. L'un après l'autre, je les vis partir, faisant une dernière fois le tour de la base et balançant leurs ailes en un dernier « sayonara ». Après leur départ, les radiotélégraphistes étaient à l'écoute du message annonçant que l'attaque débutait. Sayonara, loyaux fils de l'Empire nippon !

Quelques jours plus tard, j'appris le sort de mes compagnons d'Okinawa. Uno avait pu rejoindre Oita. Nakamura et Kimura n'avaient plus donné signe de vie. Moi-même, j'avais été porté sur la liste des manquants. Uno m'avait vu plonger vers le convoi avec les Grumman derrière moi. Etant trop loin et ayant affaire à d'autres ennemis, il m'avait perdu de vue et avait abandonné tout espoir à mon sujet. Nakamura et Kimura étaient peut-être parvenus à atteindre l'une des îles bordant la chaîne des Ryukyu. Mais c'était peu probable.

Quelque chose me faisait penser que Nakamura avait rejoint Tatsuno au fond de l'océan. La dernière fois que je l'avais vu, il était en train d'abattre un adversaire. Il était mort en vrai Samouraï, sachant ce que le destin lui réservait.

Quant à moi, j'étais comme anesthésié. La tristesse et la douleur d'avoir perdu mes amis m'étreignaient.

J'étais seul maintenant. Ma seule occupation consistait à préparer les Kamikaze au grand départ. Parfois j'errais le long de la mer en ruminant de sombres pensées. Je songeais à Toyoko. Elle devait certainement croire que j'étais mort. Il m'arrivait de pleurer en pensant à elle.

Le jour précédant mon départ de cette base perdue, il arriva quelque chose qui contribua à saper davantage notre moral. Huit avions suicide avaient pris leur départ et faisaient un cercle au-dessus de l'aérodrome avant de

s’envoler vers leur objectif final. Tout à coup, l’un d’entre eux quitta le groupe de ses camarades et revint vers la base.

Je crus tout d’abord que son moteur avait une avarie. Puis, comme il approchait du terrain, quelqu’un cria :

— Il ne peut pas atterrir ! Il descend trop vite !

— Il pique sur le hangar, s’exclama un autre homme. Il faut faire quelque chose ! Les pompes à incendie !

Une explosion me jeta contre terre. Il avait plongé dans le hangar principal et les flammes s’élevaient. En peu de temps, le hangar ne fut plus qu’une torche. Les sirènes retentirent. Les hommes arrivèrent en courant, traînant après eux les pompes à incendie.

Mais leurs tentatives restèrent vaines. Une série de formidables explosions réduisirent le hangar à néant. Et chaque fois, les pompiers reculaient précipitamment. Vingt des meilleurs chasseurs encore disponibles explosaient l’un après l’autre. Des milliers de litres d’essence alimentaient l’incendie. Rien ne put être sauvé.

On découvrit ultérieurement une lettre parmi les objets personnels du pilote. Elle avait été écrite le matin même.

Mes chers camarades, disait-il, quand vous lirez ces mots je serai mort. Ne me jugez pas avec colère. J’ai fait ceci pour une raison valable. Peut-être nos dirigeants finiront-ils par comprendre la stupidité, l’inutilité de cette guerre. Peut-être, grâce à mon pauvre effort, quelques-uns d’entre vous pourront-ils survivre. La défaite du Japon est imminente et, au moment où vous parcourrez ces lignes, il y aura vingt avions de moins. Vingt avions qui ne serviront plus au gaspillage de vies humaines.

Deux amis du pilote déchirèrent la lettre et en avalèrent les morceaux. Mais le message était déjà répété de bouche en bouche par toute la base.

Par bonheur, mon Hayabusa avait été réparé et le plein d’essence avait été fait avant la destruction du hangar. Le lendemain, je décollai de cet endroit où tout respirait l’anéantissement et la désolation.

PLUS LÉGER QU’UNE PLUME…

Je rejoignis Oita à la fin juin 1945. J’avais survolé la Chine et la mer de Chine orientale de manière à éviter les chasseurs américains.

Dévoré par le désir de revoir Toyoko, je me précipitai auparavant au bureau des rapports. Comment allait-elle réagir en me revoyant ? me demandai-je, en saluant le sergent d’un air distrait.

— Vous devez faire rapport immédiatement au commandant de votre escadrille, caporal Kuwahara, dit-il.

— De suite ? m’enquis-je.

— Oui, de suite.

— Vous voulez dire que je ne peux même pas… ?

Je sortis de la pièce en oubliant de refermer la porte.

Je pris quelques minutes pour changer de vêtements et pendant que je m’apprêtais, les pensées affluèrent à mon esprit. Je supposais que le rapport d’Uno, remis quinze jours avant avait suffi. Que pouvais-je dire de plus au capitaine Tsubaki ? Que désirait-il ? Pourquoi ne me donnerait-on pas le temps de reprendre mon souffle ? Ne savait-il pas que j’avais volé sans trêve depuis Formose ?

Quand je pénétrai dans le bureau du capitaine, celui-ci sembla ignorer ma présence pendant un instant. Je maintins mon salut.

Puis, il leva les yeux, fronça ses sourcils et regarda de nouveau ses papiers.

— Asseyez-vous, Kuwahara, finit-il par dire.

Il attendit encore quelques secondes puis me regarda avec le même air inquisiteur que j’avais remarqué quelques mois auparavant… en ce

fatidique jour de l’an.

— Que se passe-t-il à Formose ? interrogea-t-il.

Je restai tout d’abord sans réponse, me demandant ce qu’il voulait savoir.

— Vous voulez dire, mon capitaine…

— Eh bien, où en sont les avions, les munitions, l’essence, le moral ? Vous comprenez…

Je pensai qu’il fallait répondre de manière évasive, mais je me ravisai et dis avec franchise :

— Il ne reste plus grand-chose de tout cela. La puissance de l’ennemi augmente d’heure en heure, mon capitaine… partout ! On ne peut le nier.

Je connaissais maintenant suffisamment Tsubaki pour savoir que je pouvais lui parler ainsi. Et de toute façon, je n’avais pas envie de dissimuler ma façon de penser. Le spectacle de cette base que je venais de quitter m’avait empli de dégoût. Oui, maintenant, j’étais pleinement d’accord avec cette mère à l’hôpital d’Hiroshima, avec Tatsuno, avec l’homme qui avait détruit le hangar à Formose… avec des millions d’autres ! Quel que fût l’amour que je portais à mon pays, rien ne pouvait m’empêcher de penser que nous mourions en vain.

— Bien, Kuwahara, reprit le capitaine. Voyons votre rapport du 10 juin. Je le confronterai avec celui d’Uno.

Je racontai ce qui s’était passé à Okinawa, mais ne pus dire ce qui était arrivé à deux des Kamikaze. Alors Tsubaki frappa du poing sur sa table et s’exclama :

— Incompétence ! Nous ne vous avons pas envoyé pour une partie de plaisir, Kuwahara !

Cette rebuffade ne me toucha guère, parce que je savais qu’elle faisait partie des remontrances d’usage et qu’en fait Tsubaki était préoccupé par bien autre chose. Il poussa un soupir et dit :

— Vous avez perdu votre meilleur ami lors de cette mission, n’est-ce pas ?

— Deux de mes meilleurs amis, mon capitaine, dis-je en le regardant droit dans les yeux.

Je ne m’étais pas trompé. Mon rapport n’avait pas vraiment intéressé le capitaine.

— Kuwahara, dit-il encore, que pensiez-vous…quand vous avez vu vos amis disparaître ? Qu’avez-vous ressenti ?

— Je voulais mourir avec eux.

Nos regards se croisèrent.

— Vraiment, Kuwahara ? Est-ce bien ce que vous ressentiez ? N’aviez-vous pas envie de rester en vie… malgré tout ?

— Eh bien, je…

— Avez-vous haï les Américains ? Votre cœur débordait-il de haine pour eux ? Vouliez-vous les détruire tous ?

— Parfois je déteste les Américains, capitaine. Parfois…

— Oui ?

— Parfois, je déteste…

Le capitaine Tsubaki termina ma phrase :

— … les stupides dirigeants à Tokyo ?

Je pris une profonde inspiration et me sentis frémir :

— Oui ! dis-je. Je les déteste en raison de tout le mal qu’ils ont fait à notre pays, à cause de tous leurs mensonges ! Le Dahonei… Même après le bombardement de nos villes, on entendait encore leurs damnés discours et ils nous disaient que tout était très bien ainsi. Selon eux, cela faisait partie du cours normal des choses !

Je cachai mon visage entre mes mains, abasourdi de m’entendre parler de la sorte, étouffant des sanglots.

Quand je relevai la tête, le capitaine regardait à travers la fenêtre. Puis il racla son gosier et avala sa salive. Il parla tranquillement :

— Des garçons de quinze, seize ou dix-sept ans, ont été envoyés à Okinawa… Au sein de cet enfer. Et j’ai dû les y envoyer…

Les prunelles du capitaine s’agrandirent. Son visage était devenu plus mince depuis que nous avions quitté Hiro. Comme il avait changé !

— Caporal Kuwahara ? Il regardait toujours à travers la vitre.

— Oui, capitaine.

— Vous vous êtes vaillamment comporté. Vous avez participé à de nombreux combats, n'est-ce pas ? Vous avez vu beaucoup de détresses, vous avez vu la mort de près. Vous avez plus d'expérience que n'en ont des millions d'hommes. Bien sûr, vous auriez pu être envoyé en mission spéciale il y a longtemps…

Nous nous regardâmes avec intensité.

— Je ne le ferais pas, si je le pouvais, caporal Kuwahara. Croyez-moi, si je pouvais, je changerais le monde entier. Mais je ne suis que le commandant d'une escadrille condamnée. Comprenez-vous, Kuwahara, même Uno, tout homme capable de voler… Tous doivent, bientôt…

Mes mains tremblaient. Et aussi les muscles de mes bras et de mes jambes. Il n'y avait rien à faire. Je fermai les yeux et attendis ce qui allait suivre, comme si un prêtre était assis devant moi.

— Êtes-vous prêt ? demanda le capitaine à voix basse.

Je répondis d'une voix blanche, comme si c'était quelqu'un d'autre qui répondait à ma place :

— Oui, mon capitaine. Je suis honoré d'avoir été choisi. Je souhaite partir le plus tôt possible.

Enfin, enfin c'était venu. Ce que j'avais redouté depuis si longtemps était arrivé. Maintenant un étrange soulagement s'emparait de moi. J'avais l'impression de tomber dans l'ouate. Mes veines étaient remplies d'air. Si je n'avais senti le dossier de la chaise, j'aurais cru flotter dans l'atmosphère.

Le poids mortel qui m'écrasait la poitrine depuis des mois avait disparu. Ah, si seulement je pouvais partir immédiatement, avant d'avoir le temps de changer d'état d'esprit.

— Vous retournerez à Hiro aussitôt après avoir récupéré et mangé. Vous recevrez les derniers ordres à Hiro.

— Hiro ?

— Oui, une partie de la base a été remise en état.

— Mais, capitaine Tsubaki, pourquoi si tôt ? Je viens à peine d'atterrir.

Tant de questions l'avaient énervé.

— Parce que ce sont les ordres, Kuwahara. Ils ont un besoin urgent de protection pour la base. Il ne reste presque plus de chasseurs. Nous espérons qu'une bonne partie de la 4e escadrille pourra y être envoyée. Du moins ce qui en subsiste.

Une dernière question :

— Partirai-je bientôt ? Quand aura lieu ma mission spéciale, capitaine ?

Maintenant, Tsubaki en avait assez de ma présence. Avec une brusquerie toute militaire, il répondit :

— Dans huit ou quinze jours, peut-être plus. Je ne puis le savoir.

Je me raidis et saluai :

— Merci, mon capitaine. Sayonara.

— Sayonara, caporal Kuwahara.

Je quittai le bureau du capitaine Tsubaki et retournai à mes quartiers pour y emballer mes affaires. Je me disais que la Force aérienne ne laissait jamais un homme bien longtemps à la même place. Passer d'un cantonnement à l'autre, voilà l'existence des aviateurs.

Je regardai le lit où avait dormi Nakamura. Puis je passai devant celui de Tatsuno. Le doigt de mon ami était encore dans mon avion. Je l'enverrais à sa famille quand je serais de retour à Hiro.

Je serrai les poings en pensant à ma situation. L'indifférence avait fait place à la révolte. « Qui es-tu, me demandais-je ? Rien, sinon une machine à exécuter des ordres inhumains et insensés. Tu meurs sans but, Kuwahara. »

« Soyez persuadés que l'honneur pèse plus lourd qu'une montagne et que la mort est plus légère qu'une plume. » Ces mots me revenaient à la mémoire alors que je m'apprêtais à quitter le cantonnement. « La mort plus légère qu'une plume »… Ces paroles revenaient continuellement, comme un leitmotiv, et finissaient par créer une sorte d'hypnose.

Juste avant de monter dans mon avion, je rencontrai un pilote de bombardier avec lequel j'avais établi un lien de camaraderie.

— Eh, dis-je. Vas-tu encore à Tokiwaya ?

— Parfois. Pourquoi me poses-tu cette question ?

— Te souviens-tu de la jeune fille que j'ai connue, Toyoko… Toyoko Akimoto ?

— Oui, dit-il. Cette gentille fille, avec une longue chevelure et… Il dessina dans l'air une silhouette gracieuse.

— Eh bien, elle croit que… Elle ne sait pas que je suis revenu d'Okinawa. Je pars pour Hiro et…

Il avait commencé à sourire mais il devint grave en entendant mes derniers mots. Il avait compris.

— Très bien, Kuwahara. Je le lui dirai.

Nous venions de nous séparer, quand je le rappelai :

— Eh, Takahashi ! Peut-être vaut-il mieux ne rien lui dire. Oublie ce que je viens de te dire, veux-tu ? Oublie-le purement et simplement !

Takahashi inclina la tête en signe d'assentiment :

— D'accord, vieux camarade !

Ah, il avait senti ce que je voulais dire. C'était un chic type. J'aurais dû mieux le connaître.

Je me trouvais à quelques mètres de mon chasseur quand il arriva quelque chose de bizarre. J'aperçus une toute petite plume grise près de la piste d'envol. Je la ramassai avec précaution et l'examinai. Puis j'étendis la main et la laissai choir. J'observais sa chute zigzagante jusqu'à sa retombée sur la piste. J'allais continuer mon chemin mais je m'arrêtai encore une fois. « Fou ! Grand fou de Yasuo », me dis-je. Je ramassai la plume et la mis dans ma poche.

LUTTE AVEC DES GÉANTS

J’étais de nouveau à Hiro ! J’en avais été absent depuis moins de deux mois. Il me semblait avoir quitté la base depuis une année. Je n’avais plus la moindre notion du temps. Les dix-sept mois que j’avais passés dans l’Aviation militaire impériale m’avaient paru aussi longs que les quinze années de mon existence antérieure.

Hiro ! C’était si bizarre de me retrouver une fois de plus à moins de quatre-vingts kilomètres de chez moi. La base avait changé d’aspect naturellement. Une grande partie est toujours en ruines. Je n’aurais jamais pensé, auparavant, éprouver le moindre sentiment pour Hiro. Mais maintenant, je le ressentais. Je me rappelais non sans quelque émotion Hiro telle que je l’avais connue lors de mon entraînement de base.

Je me dirigeais vers les baraquements qui nous avaient abrités pendant l’entraînement et je me demandai si « le Porc » était encore là, occupé à « former » les recrues. Il n’y avait pas une âme dans le premier baraquement. Le suivant était détruit et les autres ne valaient guère mieux.

Il y avait un peu d’activité sur l’aérodrome. Je pénétrai dans le baraquement où mes amis et moi logions naguère. Une couche de poussière recouvrait le sol et les sommiers dégarnis. Une impression de mortelle solitude m’empoigna.

Dans un coin du dortoir, il y avait deux bâtons. J’en saisis un, soufflai la poussière et pus lire sur le manche : Yamatodamashii Seishinbo. C’était le bâton qui avait servi aux instructeurs pour nous « former »…

Je jetai un coup d’œil vers le lit qui avait été le mien, puis vers celui qui avait appartenu à Nakamura. Cela semblait incroyable que ce dernier ait disparu.

Il n’y avait rien à faire qu’à attendre. Attendre que le temps passe. Quelques avions de chasse se trouvaient sur l’aérodrome. Des pilotes favorisés par le destin rejoignaient la base de temps à autre.

Nous étions maintenus en état permanent d’alerte. Nous n’avions pas le droit de quitter la base ni de profiter d’un moment de détente. Le temps s’écoulait lentement.

Parfois un combat aérien nous arrachait à la stagnation. Nous luttions avec abandon ; peu nous importait d’être abattus. Et ce fut précisément l’audace conférée par cette attitude morale qui nous préserva.

Deux d’entre nous abattirent un Mustang P-51 lors d’une attaque surprise au-dessus de Kure. Ils réussirent à s’enfuir avant que les autres pilotes ennemis n’aient pris conscience de ce qui se passait. Comme la victime tombait dans la baie, je me dis qu’il n’y avait qu’une seule façon de mener une bataille aérienne : ne pas avoir peur. On se sent alors pénétré d’une puissance quasi magique. Attaquer l’adversaire avant qu’il ne vous attaque. Puis disparaître.

Maintenant qu’il ne restait plus d’espoir de survivre, il n’était pas difficile d’attaquer sans peur. Je savais utiliser la protection des nuages et attaquer avec le soleil dans le dos.

L’ennemi pouvait envoyer un million d’avions. Nous serions toujours là, une poignée, prêts à combattre jusqu’au bout, décidés à en détruire le plus possible.

Une semaine, deux semaines, presque un mois passèrent. Je n’en revenais pas ! J’attendais toujours et aucun ordre écrit ou verbal ne me parvenait. Pourquoi nous faisaient-ils patienter ?

Le mois de juillet était presque fini quand nous apprîmes qu’une formation de Superforteresses B-29 volait dans la direction d’Osaka. Il semblait que les appareils allaient se séparer au-dessus d’Osaka et foncer les uns vers Matsue, les autres vers Okayama.

Symptôme de l’agonie du Japon : quatre d’entre nous seulement furent autorisés à attaquer l’ennemi. Nous devions l’intercepter au-dessus d’Okayama, à trente minutes de vol de notre base.

Nous étions donc quatre, un lieutenant, un sergent, un autre caporal et moi-même. Avant de décoller, nous nous promîmes solennellement d'abattre au moins une de ces terribles Superforteresses.

Nous avions calculé le moment exact où nous affronterions les B-29 au-dessus d'Okayama. Étant beaucoup plus rapides que les Superforteresses, nous disposions d'une dizaine de minutes. Nous devions survoler Onomichi. Pourquoi ne pas exécuter une brève performance acrobatique devant les élèves de l'Institut des hautes études d'Onomichi ? Et pourquoi ne pas passer au-dessus de ma maison et laisser tomber un message pour ma famille ? Pourquoi pas ? J'exposai mon projet à mes trois compagnons qui m'approuvèrent avec enthousiasme.

Juste avant de décoller, je m'assis pour écrire une courte lettre aux miens. Je ne savais que dire. Devrais-je leur parler de ce qui m'attendait ? Non, il ne le fallait pas. À aucun prix. Ils apprendraient la nouvelle bien assez tôt. Je savais, d'après les rares lettres que je recevais d'eux, que les miennes ne leur parvenaient pas. La censure interceptait la majeure partie du courrier.

Après avoir réfléchi un instant, je leur écrivis tout simplement que je me portais bien. Je faisais des souhaits pour leur propre santé. Ces banalités étaient stupides, je le savais, mais j'étais incapable d'en écrire davantage. Je me demandais parfois si ma famille existait encore. De plus en plus, les personnes qui avaient entouré mon enfance me paraissaient telles de vagues silhouettes. Leurs visages émergeaient dans mes rêveries, lointains, effacés.

Je glissai mon message dans un tube métallique et attachai à celui-ci une étoffe blanche.

Peu après l'envol, nous étions déjà au-dessus d'Onomichi. J'aperçus le chantier naval, la plage sur laquelle les pêcheurs tiraient leur barque, les buildings de la ville. Beaucoup d'entre eux avaient été démolis. L'immeuble abritant la station émettrice de radio était intact. Un peu plus loin il y avait l'école, et à proximité de celle-ci se trouvait le quartier où se dressait notre maison.

Un groupe d'étudiants réunis sur la plaine de sport leva la tête vers nous au moment où nous nous apprêtions à plonger. Je piquai et, suivi de mes compagnons, me redressai au ras des toits de l'école. Comme nous

remontions vers le ciel à la verticale, je regardais ce qu'il était advenu des étudiants. À ma grande surprise, ceux-ci s'étaient aplatis contre le sol.

Secouant la tête, j'éclatai de rire :

— Ah, les jeunots, dis-je.

La voix du lieutenant retentit dans mes écouteurs :

— Ils ne reconnaissent même pas les avions de leur propre pays !

— Peut-être n'en ont-ils jamais vus auparavant ! répondis-je en cessant de rire. Oui, peut-être n'en avaient-ils pas vus depuis longtemps…

Un moment après cependant, ils se relevèrent et commencèrent à nous faire de grands signes. Nous ne disposions plus que d'une minute ou deux avant de rejoindre les Superforteresses, mais nous voulûmes malgré tout rééditer cette manifestation de sympathie. Nous piquâmes à nouveau pour nous redresser au ras du sol. Cette fois, les étudiants avaient jailli de partout et agitaient les bras avec frénésie. Je pouvais distinguer leurs visages, presque entendre leurs cris.

Quelques instants plus tard, nous faisions des cercles au-dessus de ma propre maison. Mais je ne vis personne. Je descendis le plus possible et lâchai mon message. Des gens sortaient maintenant de leurs maisons. Quelqu'un le verrait et le remettrait à ma famille. J'éprouvais une curieuse sensation. Je pouvais distinguer facilement ma maison, mais elle me semblait bien différente de ce que j'avais pensé. Tout était autre vu du ciel.

Après avoir laissé la cité derrière nous, je me demandai ce qui lui arriverait après la conquête de notre pays. Les Américains seraient-ils humains ou traiteraient-ils mon peuple comme du bétail ? Il n'y a pas de pitié pour les vaincus, pensais-je. Que deviendraient ces jeunes étudiantes qui nous saluaient si joyeusement ? Que deviendraient nos jeunes filles ?

Etaient-ils encore nombreux ceux que dupait la propagande ? Combien conservaient de l'espoir ? Oui, je savais qu'il y avait des gens s'imaginant que les pilotes Kamikaze mouraient le sourire aux lèvres. Ces gens croyaient aussi que pour chaque homme sacrifié, un navire ennemi était coulé.

C'était irritant au possible de penser à tout cela. Je ne pus m'empêcher de jurer et je me promis qu'aujourd'hui l'ennemi allait payer. Aujourd'hui, je

ferai sentir à l’ennemi le poids de ma colère.

Nous approchions d’Okayama et, conformément à nos prévisions, les B-29 étaient au rendez-vous. Il y en avait six. Ils volaient à une altitude de 5 000 mètres. Une douzaine de Grumman les escortaient.

Les Superforteresses B-29 étaient gigantesques, elles n’avaient rien de commun avec les Forteresses volantes B-17 que nos pilotes avaient appris à connaître au début de la guerre.

Le lieutenant nous adressa un avertissement et nous prîmes de l’altitude. L’ennemi ne nous avait pas encore remarqués. Telle était la faiblesse de l’aviation japonaise - jadis si puissante - qu’il ne se donnait probablement plus la peine d’observer attentivement le ciel. Il allait de l’avant, indifférent, implacable…

Les appareils américains se rapprochaient. Leurs proportions se faisaient de plus en plus grandes. Ils ne prirent conscience de notre présence que lorsque nous fûmes à portée de tir. Nous nous étions placés de façon à avoir le soleil derrière nous. Aveuglés par celui-ci, les mitrailleurs ennemis auraient moins de chances de pouvoir nous abattre.

Je cadrai une Superforteresse dans mon collimateur et ouvris le feu. Le B-29 répondit par un terrible barrage de ses mitrailleuses et canons de bord. Puis les Grumman entrèrent en action.

Je suivis le lieutenant en une trajectoire verticale et, juste avant de redresser, je vis son appareil frémir. Un instant plus tard, il fonçait tout droit vers la Superforteresse.

Je devinai ce qu’il voulait faire et m’écartai instinctivement. Une seconde après, une forte explosion retentit et je vis un nuage de fumée orange là où venait d’avoir lieu la collision.

Plus de lieutenant, plus de B-29 ! J’en croyais à peine mes yeux. Mais je n’eus pas le temps de m’appesantir sur cette impression. Cinq Grumman me poursuivaient. Je piquai, puis redressai pour remonter à la verticale et exécuter une série d’acrobaties qui me débarrassèrent momentanément de mes adversaires. Poussant mon moteur à fond, je me lançai à nouveau à la poursuite des B-29. Les bombardiers étaient si rapides qu’il me fallut un certain temps avant de parvenir à distance de tir. Ah, j’étais décidé à tout ! Je n’éprouvais pas la moindre peur.

Prenant de l’altitude, je dominai l’un des B-29 puis me lançai dans un piqué à plus de 800 km/h : chaque fois que le monstre d’acier apparaissait dans mon collimateur, je lui envoyais une rafale. Il grandissait, je pouvais le détailler. Les mitrailleuses de ses tourelles arrière et supérieures crachaient du feu. Le ciel était sillonné de lignes rouges.

J’avais rarement été l’objet d’un tel barrage, mais cela m’était égal. Je volais comme je n’avais jamais volé. Comme je m’approchais, le B-29 vira vers la gauche, craignant sans doute d’être enfoncé à son tour.

Mes balles traceuses atteignirent le fuselage et les ailes. J’exultais ! De la fumée s’échappait du B-29. Je n’avais jamais vu une Superforteresse s’acheminer vers sa perte, aussi m’attardai-je à la regarder. Mais les mitrailleurs de queue n’avaient pas abandonné la partie pour autant. Ils m’envoyèrent une longue rafale de leurs pièces et des balles ravagèrent mon fuselage. J’eus tout juste le temps d’amorcer un tonneau.

Je ne pus savourer ma victoire car une meute de Grumman me prit en chasse. Quatre d’entre eux piquaient sur moi, mais heureusement leur tir se révéla tout à fait imprécis. J’exécutai encore un de ces piqués à la verticale qui m’avaient tant réussi jusqu’à présent et eus la satisfaction de constater qu’une fois de plus l’ennemi n’avait pas suivi à la même vitesse.

Mais quand je me redressai, un cinquième Grumman m’attendait. Je fis un cercle complet, espérant le semer. Mais il coupa à travers le cercle et s’approcha si près de moi que je pus voir distinctement le pilote. Le soleil faisait étinceler ses lunettes de protection. Ses lèvres étaient entrouvertes sur des dents blanches serrées qui exprimaient une inébranlable détermination.

Je n’oublierai jamais l’expression de ce visage. J’en eus froid dans le dos. Je n’avais pas peur pour moi-même, non certes ! Mais l’air assuré de mon adversaire symbolisait si parfaitement la situation désespérée dans laquelle se trouvait le Japon.

Je renouvelai mon piqué d’une altitude d’environ cinq mille mètres. Quand je me redressai, je me trouvai à quelques dizaines de mètres de la surface de la mer ! Plus personne derrière moi… Je rejoignis la base sans autres mésaventures.

En dépit des sentiments de dépression qui m’avaient accablé quelques minutes auparavant, je me réjouis de notre bonne fortune. Non seulement un B-29 avait été détruit par l’action suicide du lieutenant, mais un autre avait été mortellement touché. Ah, j’aurais tant voulu que me fût attribuée cette victoire ! J’aurais tant voulu voir la Superforteresse creuser son tombeau dans l’océan !

Plus tard, j’appris qu’un B-29 s’était abattu dans la mer, non loin d’Okoyama. Son équipage avait sauté en parachute.

HIROSHIMA

C’était le 1er août 1945. Revenu d’un vol de reconnaissance aux environs de Matsue, j’appris que quelqu’un était venu me voir.

— Votre sœur est venue vous rendre visite, me dit le sergent. Je regrette de n’avoir pu l’autoriser à rester, mais comme vous le savez, la base est maintenant interdite aux civils. Elle vous a laissé ceci.

Il me tendit une lettre et un petit paquet. Je le remerciai et regagnai mon cantonnement. Assis sur mon lit, j’ouvris l’enveloppe et lus :

Yasuo-chan, nous avons bien reçu ton message qui nous a fait tellement plaisir… C’était la première fois que nous lisions quelque chose de toi depuis plusieurs mois. Savoir que tu es de retour, près de nous, nous rend si heureux, même si nous ne pouvons te voir. Nous sommes fiers de toi, Yasuo-chan ! Tu sais que tu couvres de gloire l’Empereur, ton pays, ta famille. Je t’aime, mon frère. J’apprécie ton courage. Mais je t’aime encore plus pour tout ce que tu as été pour moi, pour tout ce que tu m’as apporté.

Je ne parle pas seulement pour moi mais aussi au nom de nos parents et nos frères. Où que tu ailles, quoi que tu fasses, notre amour t’accompagnera toujours. Chaque jour je prierai pour toi devant l’urne de notre famille. J’élèverai souvent mon cœur vers le Père de tous les hommes.

Ta sœur, Tomika.

Je lus et relus ces mots et je ressentis une immense nostalgie. Ah, si je pouvais lui dire… juste la voir une seule fois avant de… « Non, me dis-je, c’est mieux ainsi ! »

Puis j’ouvris le petit paquet. Pendant longtemps, je regardai le présent avec une immense tendresse. Tomika m’avait envoyé une touffe de ses cheveux.

Vingt-quatre heures passèrent. Plus d'un mois s'était écoulé depuis mon entrevue avec le capitaine Tsubaki. Cela paraissait impossible ! Pourquoi les ordres ne m'étaient-ils pas encore parvenus ? Pourquoi donc ? Qu'attendait-il ?

Cette nuit du 3 août, je jouai à pile ou face. La mort ne m'effrayait plus autant. Mais attendre devenait un supplice. Il n'y avait plus d'espoir maintenant. Je savais mon pays condamné, mais je ne pensais pas que la reddition aurait lieu avant plusieurs mois. L'ordre de mission viendrait, j'en étais sûr. Mais quand ? Eh bien, s'il ne venait pas bientôt, je choisirais un moyen facile : un couteau effilé à l'aide duquel je me ferais une entaille indolore aux poignets.

« Il n'y a rien d'honorable à mourir pour une cause perdue. Il n'y a rien d'honorable… » Ces mots résonnaient dans ma tête une fois de plus, comme ils l'avaient fait ce jour-là, à l'hôpital. Non, je ne voulais plus attendre, je ne voulais plus souffrir pour une cause perdue. Je mourrais comme un lâche… pour éviter une mort pénible. Non, non. Je me repris en main aussitôt. Cela déshonorerait ma famille si je me supprimais. Quelle que fût ma détresse, je n'avais pas le droit de les humilier.

« Attends, Kuwahara, me disais-je. Attends. Serre les dents. Ferme tes poings. Prie Dieu. Attends, et frappe l'ennemi… jusqu'à ce que les ordres arrivent. Oui, combattre est ce qu'il y a de mieux maintenant… la seule chose à faire. »

4 août. — Je priai plusieurs fois ce jour-là. Pendant la nuit, je m'arrachai les cheveux. Je savais où se trouvait un couteau aiguisé. « Mon Dieu, envoyez donc un avion ennemi. Ne me faites pas attendre plus longtemps ! »

5 août. — À quatre heures du matin, je m'assis brusquement sur mon lit, baignant dans la sueur. Je me levai et commençai à arpenter la pièce. Je voyais les choses avec une perspective différente. Qu'importait la façon de mourir, me disais-je, du moment que c'est fini… Tant pis pour ma famille.

Il faisait frais à l'extérieur. Je marchai pieds nus autour de la baraque. J'étais décidé à prendre un couteau.

Je m'agenouillerais là, près du coin du baraquement, dans un endroit sombre.

Non, je me sentis ridicule. Je ne pouvais faire cela après avoir attendu si longtemps. Pendant un instant, j'insultai le monde entier. Rien ne me ferait mourir comme un lâche.

« Maintenant… va-t'en dormir, Kuwahara, me dis-je. Va dormir avant de changer une nouvelle fois d'avis. Tu peux le faire, Kuwahara… Pense à quelque chose, à quelqu'un… Toyoko. Non, il vaut mieux pas. Pense alors à Tatsuno et à Nakamura aussi. Mais tu n'as pas été un vrai ami pour eux. Pense à une autre personne. Pense à ta sœur, à ta mère. Ah, tu peux voir leurs visages maintenant. Entendre leurs voix. »

Une heure avant le réveil, je sombrai dans une sorte de fiévreuse inconscience.

Et ce jour-là… je reçus les ordres. Le 8 août, je m'envolerais pour la dernière fois. Enfin, enfin, je savais… J'étais maintenant définitivement fixé.

J'éprouvai une brusque détente. J'avais pensé que cela serait pire ! J'avais encore trois jours devant moi, trois jours de paix avant la fin.

Le lendemain, on m'accorderait un congé spécial de quarante-huit heures. Telle était la magnanimité de l'armée japonaise à l'égard de ses hommes voués à la mort.

J'avais décidé de ne pas faire usage de cette autorisation, pensant qu'il valait mieux ne pas revoir ma famille ni mes amis. Puis, à l'aube du 6 août, je changeai d'avis et me précipitai au bureau du sergent de semaine :

— Mon laissez-passer ! Avez-vous un laissez-passer de deux jours pour moi ?

— Hmm… voyons. Kimura… Ah, Kuwahara ! Mais vous deviez remplir les formalités hier soir, caporal… Eh bien, tant pis, allez-y, signez… en vitesse. Datez-le au 5 août… sinon on m'étripera. Non, pas à cette page ! Ici !

— Merci, sergent.

D'une main tremblante, je griffonnai une vague signature, le lieu de destination, le moment du départ, le moment du retour. Quelques minutes après, je sautai dans un camion en partance vers Hiroshima.

Je voulais revoir ceux qui m'étaient chers. Je n'aurais jamais cru auparavant que l'appel du foyer fût si impérieux. Ah, comme je m'étais trompé stupidement en bâtissant toutes sortes de projets contraires à ceux auxquels j'aspirais inconsciemment !

Le camion cahotait sur la route, mais cela m'était indifférent. J'étais tout entier sous l'emprise de la beauté de la campagne. Je regardais les champs de riz verts, les canaux étroits, les montagnes altières. Soudain, je me sentis plein de sérénité. Je pensais que je vivrais d'intenses moments de bonheur pendant ces deux jours. Deux journées en or, voilà ce qui m'attendait… Peut-être, ces deux jours écoulés, pourrais-je accepter la mort ? Peut-être la mort était-elle douce ? Les poètes le disaient. Serait-elle vraiment « plus légère qu'une plume » ? J'avais encore la petite plume ramassée sur l'aérodrome d'Oita.

Peut-être Dieu - s'il y avait un Dieu - faciliterait-il les choses pour moi maintenant ? « Rendez cela aisé, mon Dieu, rendez cela supportable », me répétais-je. Ces mots résonnaient dans ma tête et je pressais mes mains contre mon visage.

« Mais oui ! Dieu t'entend », me répétais-je, et je commençais à me détendre, comme si une brise légère avait emporté les miasmes morbides qui m'empoisonnaient. Deux jours en or ! Rien au-delà. Mais cela n'avait pas d'importance. Tout était clair maintenant.

Je descendis du camion aux abords d'Hiroshima vers sept heures et demie du matin. Avant de quitter la cité pour aller embrasser les miens à Onomichi, j'avais l'intention de voir un ami au quartier général de la 2e Armée.

Dix minutes après, j'arpentais la rue Shiratori, au bout de laquelle se dressait l'immeuble du quartier général. Le ciel était légèrement couvert ; un temps orageux s'annonçait.

Des bandes d'enfants couraient à droite et à gauche. Ils étaient merveilleusement insoucieux des événements mondiaux. Les ruines laissées par les bombardements leur fournissaient des cachettes idéales et leurs rires retentissaient là où s'était peut-être déroulée une tragédie.

— Ohayo gozaimasu !

Un homme d’affaires me saluait. Je lui rendis son salut et continuai mon chemin. Les épiciers et les vendeurs avaient déjà ouvert leurs boutiques. Je m’arrêtai devant un étalage pour acheter une orange.

Un peu plus loin, une vieille femme, toute ridée, me demanda :

— Oh, dites-moi la vérité, je vous en prie. Pourquoi ne voit-on plus jamais d’avions japonais dans le ciel ?

Je regardai ce vieux visage marqué par la vie. Les yeux étaient encore vifs :

— Dites-moi la vérité, jeune homme, répéta-t-elle. Elle était suspendue à mes lèvres, attendant une réponse qui ne pouvait qu’être mauvaise.

J’étendis doucement la main sur son épaule et regardai le sol. Je souhaitai pouvoir prendre cette brave femme à part et lui dire : « Grand-mère, nous n’avons plus beaucoup d’avions. D’ici peu, tout sera fini et nous ne devrons plus passer notre temps à fuir les bombes. »

À ce moment retentit le hululement des sirènes d’alerte. J’y étais tellement habitué que je n’y pris guère garde et observai le ciel d’un oeil distrait.

Une Superforteresse B-29 volait toute seule à haute altitude. Si je m’étais trouvé là-haut avec mon Hayabusa, je l’aurais attaquée par-dessous et aurais logé dans son ventre quelques bonnes balles de mitrailleuse. Mais il n’y avait pas un seul chasseur japonais. Le B-29 pouvait évoluer en toute liberté, comme un animal au pâturage.

Je l’observais de temps à autre. Puis quelque chose me surprit. C’était en effet étrange de voir errer cet appareil, apparemment sans but, à vitesse si réduite… Je me trouvais à quelques centaines de mètres du quartier général quand un objet minuscule se détacha du ventre argenté de l’avion. Aussitôt après ce lâcher, le B-29 changea de direction en prenant de la vitesse. L’objet grandit. Il paraissait avoir les dimensions d’un ballon de base-bail. Un parachute venait de se déployer qui ralentissait la chute.

On faisait toutes sortes de suppositions :

— Qu’ont-ils donc machiné ?

— Ils nous envoient encore des tracts de propagande…

— Oui, cela doit être ça. Toujours la même chose… Soudain, un énorme bulbe multicolore s’éleva devant moi. Une atroce vague de chaleur

m’atteignit. Je crispai mes mains contre ma figure. Un four gigantesque semblait avoir éclaté.

Puis vint un cataclysme qu’aucun homme ne pourra jamais décrire de manière exhaustive. Ce n’était ni un grondement, ni un fracas, ni une explosion, mais une combinaison des trois, avec quelque chose de plus que je serais bien en peine de qualifier. Tout cela semblait exprimer à la fois la puissance fantastique d’un tremblement de terre, d’une avalanche, d’une tempête et d’une inondation. Pendant quelques instants, toutes les forces destructrices de la nature semblaient concrétisées par cette terrible… chose.

Je fus jeté à terre. Je ne pourrais dire combien de temps je demeurai inconscient. Quand je repris vaguement conscience, j’étais enterré sous un tas de débris.

Mes jambes étaient paralysées par les décombres, mais je réussis à dégager un bras et mon visage. Yeux, nez, oreilles et bouche étaient remplis de poussière. Pendant plusieurs minutes, à moitié étouffé, je crachai ce que j’avais en bouche et essayai de rattraper mon souffle.

Mon corps faisait mal et je sentais que ma peau était comme écorchée. Je tentai d’ouvrir les yeux, mais il fallut quelque temps avant que les larmes provoquées par l’irritation des paupières ne me permissent de voir une petite brèche au-dessus de ma tête, par où filtrait la lumière.

Il me sembla entendre des allées et venues. Puis tout bruit s’éteignit. Je commençai à crier : « Au secours ! au secours ! » Je criai aussi fort que je le pouvais, mais les mots passaient à peine. Je renouvelai plusieurs fois de suite mon appel. En vain. Je sombrai dans le désespoir. La pression occasionnée par l’accumulation des débris devenait intolérable.

Les minutes semblaient des siècles. À demi évanoui, je ne sortais de mon engourdissement que pour réitérer mes appels. Puis la torpeur augmenta. Je me souvenais des événements comme dans un mauvais rêve, un horrible cauchemar. Les Américains avaient lancé une nouvelle bombe, pensais-je.

Après avoir secoué une nouvelle fois mon engourdissement, je réfléchis à la situation. Oui, les Américains avaient certainement lancé sur Hiroshima une bombe d’un type spécial. Me revenait à l’esprit ce que nous disait la propagande ennemie. Celle-ci nous avait prévenus par radio et par tracts

que la plus formidable puissance jamais expérimentée sur terre s'abattrait sous peu sur le Japon.

Quelle ironie du sort ! Un pilote suicide allait mourir sur terre, à faible distance de sa maison. J'éclatai presque de rire. Ah, quelle ignoble façon de mourir ! Peut-être personne n'oserait-il s'approcher d'Hiroshima. Peut-être le Japon tout entier avait-il disparu. Quelle pensée ! Plus de Japon ? Plus rien ? Non, cela n'était pas possible, me dis-je. Je devais rêver…

De la poussière tomba du trou au-dessus de moi. Un œil d'oiseau semblait me dévisager. Encore de la poussière. Je fermai les yeux et poussai un cri. Pas de réponse. Haletant, tentant d'aspirer de l'air, je fis un dernier appel.

Quelques secondes après, l'œil d'oiseau apparut à nouveau. Il s'agrandit. Ce n'était pas un œil d'oiseau, mais un œil humain ! Et une voix me parvint :

« Patientez, je vais vous dégager ! » Mots merveilleux. Je crus défaillir de joie. Il m'avait semblé attendre des jours entiers.

Etais-je complètement paralysé ? Mourrais-je quelques instants après ma libération ?

J'entendis le murmure de plusieurs voix. À la fin, je sentis le poids qui m'écrasait se soulever. L'obscurité se changea en clarté.

— Comment vous sentez-vous ? entendis-je. Attention, attention… ne bougez pas. Ne bougez pas…

Je me dressai péniblement. Mes jambes paraissaient être de coton. Tout tourna autour de moi ! Je retombai, mais des bras retinrent mon corps et l'étendirent doucement à terre. J'avais la vague impression que mes sauveteurs étaient habillés en blanc.

— Qu'est-il arrivé ? demandai-je faiblement.

— Nous ne savons pas. Un nouvel engin.

— Tout ira bien pour vous, dit un autre. Restez ici jusqu'à ce que vous ayez repris suffisamment de forces. Pas d'os cassés. Cela ira.

Ils s'apprêtaient à me quitter.

— Attendez, criai-je terrifié. Ne partez pas.

— Nous le devons, dirent-ils. Hiroshima est en ruines. Presque tout le monde est mort ou blessé.

Là-dessus, sur ces paroles peu réconfortantes, ils partirent.

« Ne partez pas. » Cela ne servait à rien de répéter ces mots. Des larmes jaillirent de mes yeux, mais elles leur firent si mal que je m'arrêtai et essayai de me raisonner. Plus tard, j'appris que mes sauveteurs étaient des soldats de l'hôpital militaire qui s'étaient couchés sous leur lit au moment de l'explosion, évitant à une seconde près l'anéantissement.

J'appris aussi que j'avais été enseveli pendant près de six heures, de 8 h 15 du matin à 2 h de l'après-midi.

Je ne pouvais pas bien me rendre compte de mon état ; mais trente minutes après ma libération, l'air me fit du bien et je pus me remettre sur mes pieds.

Un affreux spectacle m'attendait. Quelque chose que je n'avais jamais vu auparavant, quelque chose qu'aucun homme ne doit voir à nouveau.

On a essayé de décrire Hiroshima après l'explosion atomique du 6 août 1945. Mais personne n'y a réussi. Personne ne pourra jamais en faire une description exacte. Ce qui était arrivé alors dépasse en horreur tout ce que l'imagination humaine a pu enfanter.

Certaines images demeurent aussi vivantes dans mon souvenir qu'elles le furent alors, scènes d'une grande cité presque anéantie et dont 129 558 habitants avaient été tués, gravement atteints ou portés manquants. Et tout cela en l'espace de quelques secondes.

Des cris et des gémissements s'élevaient de toutes parts. Ma vision n'était pas encore devenue normale, aussi n'apercevais-je pas encore avec précision ce qui se passait autour de moi.

Une fine pluie noire s'était mise à tomber. Je crus perdre de nouveau conscience. Je ne me rappelais plus comment et pourquoi j'étais venu ici. Je m'assis et aspirai profondément. Puis, ayant récupéré quelque énergie, je m'efforçai de distinguer les maisons devant moi. Mais elles n'étaient plus que ruines et la rue était couverte de cadavres. Au loin un immeuble flambait. Une fois de plus, le destin m'avait été favorable. Une citerne d'eau en béton, émergeant du sol, était interposée entre le centre de l'explosion et moi-même. Cette citerne avait donc formé rempart contre la

vague de chaleur dont je n’avais fait qu’éprouver les premiers effets. En même temps, cette citerne m’avait partiellement protégé contre l’écroulement du mur de la maison voisine. Quant à l’eau qu’elle contenait, elle était complètement évaporée.

Un rapide examen de ma personne indiqua des yeux fortement gonflés, la peau de mes mains et de mes bras brûlée, de nombreuses contusions et coupures. Comme un homme ivre, je me mis en marche sans but précis. Quelques instants après, je vis un amas de corps. L’explosion avait projeté plusieurs personnes en tas contre un mur. Deux d’entre elles étaient encore vivantes et s’efforçaient de se libérer des autres corps qui les écrasaient.

— Je viens, je viens, dis-je. Et je commençai à enlever les cadavres. Mais je reculai. La peau s’était détachée du bras que je venais de saisir, laissant les os à nu. Réprimant mon horreur, je poursuivis mon travail et libérai l’un des prisonniers. Deux sauveteurs m’assistaient mais les autres spectateurs restaient là, médusés, sans réaction.

Je poursuivis ma route. Des cris s’élevaient de partout, toujours aussi lamentables. Les gens se mouvaient comme des insectes écrasés, se tenant la tête, se comprimant les membres. Ils avaient sans doute des brûlures. Un grand nombre étaient nus. Quelques-uns, surtout des femmes, tentaient de se couvrir. D’autres ne prêtaient aucune attention à leur nudité. Je m’aperçus alors que mes propres habits étaient en loques. Ce qui restait de mon pantalon s’effrita quand je le frottai contre une pierre.

Je marchais toujours, comme un animal affolé. Je n’étais plus moi-même et je le savais. C’était un de ces rares instants où l’homme se voit sous un éclairage tout à fait différent de l’habituel.

Une femme m’appela. Elle était étendue par terre, incapable de se lever. Mais je ne pus la secourir car chaque fois que je la touchais, cela lui causait d’atroces souffrances. Son corps était méconnaissable. Ses cheveux étaient brûlés jusqu’à la racine, des morceaux de sa chair se détachaient comme du vieux papier de tapisserie le ferait d’un mur. Ses lèvres essayaient de former des mots. Que voulait-elle dire ? Je me penchai vers elle et distinguai un vague bourdonnement qui signifiait : « Tuez-moi, je vous en prie, tuez-moi. »

Paralysé d’épouvante, je la regardai, la bouche ouverte, incapable de lui dire un seul mot. Soudain, un grand frisson me parcourut l’échine. Je détournai la tête et continuai. D’innombrables formes humaines apparaissaient, toutes dans un état affreux. Leur peau se détachait des membres, par plaques.

Une heure après je me trouvais devant ce qui restait de l’Institut d’études supérieures pour jeunes filles. À 8 h 15 environ quatre cents jeunes filles étaient rassemblées dans la cour pour écouter le programme du jour avant d’entrer en classe.

L’explosion les avait toutes tuées. Tout, saufles ceintures, avait été arraché du corps. Montres, bracelets, boucles d’oreilles avaient été enfoncés dans leur chair par la vague de chaleur.

Les parents examinaient les corps… J’observai une mère, secouée de sanglots, qui cachait son visage contre la poitrine de son mari.

Les efforts d’identification se révélèrent inutiles car les corps des quatre cents jeunes filles étaient réduits pratiquement à néant.

Peu de temps après, je vis passer un camion de l’armée. Je courus vers lui et criai : « Attendez, attendez ! » Le camion ne s’arrêta pas et je vis ses occupants me regarder d’un air stupide. Ils ne pouvaient reconnaître que j’étais moi aussi un militaire.

Je tombai sur le sol, épuisé par cet effort. Un autre camion passa… Je levai la main, mais comme le précédent, il ne s’arrêta pas. Ah non ! À cent mètres de l’endroit où je gisais, il stoppa et fit marche arrière. Pour la troisième fois ce jour-là, je me dressai sur mes pieds et, abasourdi par ma propre force, je commençai à courir. J’atteignis enfin le camion.

Le camion traversa la rivière Ota et se dirigea vers Hiro. Un tapis humain couvrait les berges de la rivière. Des milliers d’hommes avaient tenté de trouver un remède à leurs atroces brûlures en se baignant dans l’eau fraîche. Hélas, pour de nombreux d’entre eux, ce fut fatal. La rivière était remplie de vivants et de morts. Des centaines de cadavres étaient entraînés par le courant. Hommes, femmes, enfants, jeunes ou vieux, la bombe n’avait épargné personne. Tous avaient partagé le même tragique destin.

Puis la ville disparut derrière une sorte de brouillard rouge et une fois de plus s’offrirent à ma vue les champs, toujours aussi verts, et la campagne

toujours aussi riante.

LA VOIX DE L’EMPEREUR

Pendant les trente-six heures qui suivirent ces événements, je fus consigné dans mon cantonnement. Cependant, quoique rompu de fatigue, je ne pus trouver aucun repos. J’étais étendu sur mon lit, le corps en feu, les yeux coulant sans arrêt.

Le 8 août, après avoir à peine dormi et mangé, je reçus l’ordre d’opérer un vol de reconnaissance au-dessus d’Hiroshima et des environs.

D’une hauteur de 2 000 mètres, je pus observer le cœur de la ville au moyen de fortes jumelles. Des incendies faisaient encore rage. La fumée cachait une grande partie de la ville. Tout semblait ravagé.

Des colonnes de sinistrés et de blessés envahissaient les routes, fuyant la cité pour se rendre soit dans la montagne soit vers les villes ou villages voisins.

Parfois le flot des rescapés se divisait pour faire place à des camions de l’armée qui évacuaient le personnel militaire ou transportaient vers la ville des équipes de soldats destinés à combattre le feu. La bombe avait détruit le quartier général de la 2e Armée, en même temps que les entrepôts militaires d’Hiroshima. Nos troupes subiraient le contrecoup de cette perte.

La radio de bord annonça :

« … les autorités n’ont pas encore pu déterminer la nature exacte de la nouvelle bombe… les docteurs essaient de la connaître en procédant à l’examen des blessés. »

Je captai une autre station et entendis une mélodie bien connue, « Lumière du Papillon ». Puis, une voix familière l’interrompit :

« Mes chers amis, pilotes du Japon. Ici Saipan. Je suis japonais comme vous. En ce moment je me trouve à l’abri de la guerre et je suis bien traité.

L’êtes-vous aussi ? »

« Pourquoi, mes amis, devez-vous encore être victimes de cette guerre insensée ? À quoi bon vous sacrifier, vaillants Kamikaze qui devez l’un après l’autre donner votre vie ? Pourquoi devez-vous mourir ? »

Il nous demanda de bien comprendre ce qui était advenu également à Nagasaki ce jour-là. « L’Amérique, dit-il encore, ne vous offre qu’une seule alternative : la reddition ou l’annihilation. Savez-vous que vos mères, vos femmes, vos sœurs, vos enfants souffrent de la faim ? Et tout cela à cause de l’égoïsme diabolique de quelques hommes à Tokyo. »

Il dit enfin que pour nous rendre, il suffisait de balancer nos ailes en approchant d’un aérodrome américain. « Je serai de retour auprès de vous dans deux heures », acheva-t-il.

« Old Kentucky Home », une chanson américaine reprise par nous et fort populaire parmi nos soldats fut alors jouée.

J’avais souvent été remué par la nostalgie de cette chanson et par le désir de cesser de combattre. Quelques semaines auparavant, je ne pensais qu’à la paix, la paix à tout prix.

J’avais même combiné un projet d’évasion de Hiro… J’avais l’intention, la nuit venue, d’assommer le garde du dépôt d’essence et de transporter plusieurs bidons jusqu’à mon appareil. Si on m’avait rencontré au cours de cette opération, j’aurais dit que ces bidons étaient en mauvais état et que j’avais reçu l’ordre de verser leur contenu dans la réserve de mon avion. Après avoir décollé, plus rien ne pourrait m’empêcher de poursuivre ma route vers Saipan.

Mais maintenant… après avoir été témoin des horribles scènes d’Hiroshima, après avoir appris que l’ennemi avait pareillement détruit Nagasaki… Maintenant, même sachant que le speaker de Saipan avait dit la vérité, j’aurais voulu le prendre à la gorge. Je haïssais l’adversaire avec fureur. Si un avion américain était apparu, j’aurais tout fait pour l’abattre. Ma propre vie n’avait aucune importance pour moi à ce moment.

Deux heures de vol avaient fatigué mes yeux et j’avais envie de dormir. Ma peau pelait par endroits. Je trouvais ma combinaison d’aviateur étouffante. Gagné de plus en plus par la lassitude, je fis part de mon état par radio et on m’accorda la permission de rentrer à la base.

Après avoir atterri, je fis mon rapport et m'acheminai vers mon baraquement. À l'intérieur de celui-ci, plusieurs « Kichigai » discutaient rageusement avec les « Sukebei » à propos du cours de la guerre.

La décision tardive de la Russie d'entrer en guerre contre nous avait provoqué de la consternation. Les Russes, trouvai-je, jouaient un rôle méprisable. Ils étaient comme le vautour qui, dans le but de satisfaire sa gloutonnerie, attaque la proie à laquelle l'aigle a porté le coup mortel.

Trop énervé pour me mêler à la discussion, je me jetai sur mon lit sans même me donner la peine de me déshabiller. Je restai là quinze heures d'affilée, indifférent à tout ce qui se passait autour de moi.

L'état de ma peau empira. L'épiderme des parties exposées aux radiations s'était détaché. Les autres couches de peau pourrissaient en répandant une odeur nauséabonde. Mon visage était couvert d'éruptions et de furoncles. C'était le prélude d'une longue maladie qui me rendit chauve pendant plusieurs mois et d'une indisposition qui continue à me handicaper.

Les docteurs m'observaient d'un œil furtif, comme si j'étais atteint de la peste et ils ne purent pas faire grand-chose pour moi. L'un d'eux suggéra que mes brûlures étaient le résultat de la chaleur et que ma fièvre était aggravée par un rhume… Il me donna ce seul conseil :

— Trempez votre figure dans l'eau de temps à autre et tout ira bien.

Toutes les missions suicide avaient été temporairement supprimées par le Dahonei. De plus, mon état était devenu assez grave pour m'empêcher de partir en vols de reconnaissance. Il fallait donc attendre.

La tension montait parmi les hommes de la base. L'alternance d'espoir et de pessimisme produisait une nouvelle forme d'anxiété.

Le 14 août, un ami se précipita dans le baraquement. Il venait de participer à un vol de reconnaissance.

— Kuwahara, murmura-t-il, ils disent que nous allons nous rendre demain ! L'Empereur va annoncer la reddition du Japon. On ne parle plus que de cela !

Cette rumeur se répandait en effet partout. La tension monta encore. Cette nuit-là, peu d'hommes purent s'endormir.

Le lendemain, à midi, les officiers et leurs hommes étaient rassemblés en silence devant le poste de radio du mess.

Les parasites brouillèrent certaines paroles, mais nous entendîmes suffisamment pour savoir ce qui venait de se passer. Notre Empereur avait officiellement annoncé la reddition du Japon !

Cette déclaration agit sur nous comme un coup de massue. Les visages étaient ravagés. Soudain, un cri s'éleva et l'un des « Kichigai » bondit sur ses pieds en s'exclamant :

— Ah ! Ces Américains ! Que Dieu les punisse ! Revanche ! Revanche ! Sommes-nous des femmes ? Frappons-les maintenant, avant qu'il ne soit trop tard ! Et d'un geste brusque, il jeta par terre les bols se trouvant sur la table.

Les autres « Kichigai » firent chorus. Ils allaient se précipiter vers leurs appareils si le commandant n'était intervenu.

Après notre retour aux cantonnements, nous entendîmes gronder des moteurs dans le ciel. Puis ce fut le sifflement caractéristique du vol en piqué que suivirent deux fortes explosions. Ainsi finirent les sergents Kashiwabara et Kinoshita. Sans se faire remarquer, ils avaient pu s'introduire dans leur appareil. Ils avaient préféré affronter la mort plutôt que de subir l'humiliation de la défaite.

La mort des deux sergents rendit encore plus animées les discussions. Les « Sukebei » soutinrent évidemment qu'il était stupide de vouloir continuer la lutte, qu'il ne servait à rien de mourir. L'Empereur lui-même n'avait-il pas dit que c'était fini ? Les « Kichigai », au contraire, maintenaient que la vie ne valait plus la peine d'être vécue, que les Américains tueraient et tortureraient de toute façon. Le moins que l'on puisse faire, disaient-ils, était de venger les crimes de Hiroshima et de Nagasaki. Le caporal Yoshida était le plus enragé de tous. Après une discussion passionnée, il se rua hors du baraquement en jurant et gesticulant. Un moment plus tard, nous l'entendîmes crier : « Tas de lâches ! » Il tira plusieurs coups de pistolet dans la paroi du baraquement. Puis ce fut le silence. Nous sortîmes à notre tour et le vîmes étendu dans une flaque de sang. Il avait utilisé la dernière balle contre lui-même.

Une vague de suicides suivit. Plusieurs officiers placèrent leur pistolet dans leur bouche, comme Yoshida, et pressèrent la détente. Des hommes firent « hara-kiri », coupèrent leur langue avec les dents, s'égorgèrent ou se pendirent.

Ce même jour, l'amiral Matoi Ugaki, commandant de la 5e Flotte aérienne de la marine, ainsi que plusieurs autres officiers de son état-major, devinrent quelques-uns des derniers Kamikaze de cette guerre. Avec le plus grand calme, ils montèrent dans des bombardiers Suisei et décollèrent en direction d'Okinawa.

Le vice-amiral Tojiro Onishi, « père des Tokotai », après avoir confessé un intense sentiment de culpabilité, fit « hara-kiri ». Bien d'autres officiers de haut rang suivirent son exemple…

Le matin du 18 août, le commandant de la base de Hiro annonça que les hélices devaient être enlevées des avions. Toutes les armes et munitions, à l'exception de ce qui devait servir aux gardes, seraient enfermées à clé dans un hangar.

Son visage était tendu alors qu'il nous disait :

— Vous savez maintenant que nous avons reçu des ordres pour qu'aucun autre acte de guerre soit commis. Faites abstraction de vos sentiments personnels et sachez bien qu'il ne doit plus y avoir de lutte. Le Japon a perdu la guerre. Le temps est venu de regarder la réalité en face et de préparer l'avenir. Notre Empereur nous l'a dit.

Les larmes coulèrent sur ses joues. Du coup, deux cents hommes donnèrent libre cours à leur propre émotion et pleurèrent sur le sort de leur malheureux pays. Les jours suivants furent témoins des scènes peut-être les plus étranges de toute l'histoire du Japon. L'inégalité qui avait si longtemps existé entre officiers et simples soldats avait disparu comme par enchantement. Des officiers ayant traité leurs hommes avec injustice profitèrent de la nuit pour s'enfuir et ne donnèrent plus signe de vie. D'autres furent tués alors qu'ils essayaient de faire de même.

Plus d'un homme déserta, espérant se fondre dans la masse des civils et échapper ainsi aux représailles des Américains. Archives, papiers divers, documentation, listes des membres du personnel militaire, tout fut détruit afin d'empêcher une identification éventuelle par l'ennemi.

De nombreux gardes furent postés autour des entrepôts et installations afin de prévenir des tentatives de vol par les hommes de la base ou par les civils qui franchissaient subrepticement les clôtures.

Une vague de violence exacerbée submergea Hiro. « Kichigai » et « Subekei » s'affrontaient et en venaient fréquemment aux mains. J'évitais autant que possible ces antagonismes. J'avais vu assez de conflits !

Le 21 août, je lus le bulletin placardé dans le mess. De loin, il ressemblait à tous ceux qui l'avaient précédé. Mais de près ! « Les hommes suivants sont démobilisés à partir du 23 août », annonçait-il. Suivait une liste de noms au bas de laquelle se trouvait le mien.

J'eus l'impression d'avoir le souffle coupé. Je n'en crus pas mes yeux. Puis je pensai que c'était une erreur. Mais non, c'était vrai. Ma démobilisation me fut confirmée peu après. C'était vrai !

Endéans quarante-huit heures, je serais un homme libre ! Je ne parvenais pas à le croire. J'avais peine à imaginer que tout était fini. J'errai à travers la base comme un dément, secouant la tête, marmottant des paroles inintelligibles.

Etait-ce vrai qu'à Kochi et à Oita ils n'enlevaient pas encore les hélices des avions ? Les fanatiques s'efforçaient-ils de poursuivre la guerre ? Certaines factions propageaient en effet la croyance à la non-reddition du Japon. Il n'y aurait eu qu'une simple tentative d'accord avec les Alliés…

Stupides, aveugles, fous, me disais-je ! Sans aucun doute, ces individus n'avaient pas respiré l'odeur de mort d'Hiroshima et de Nagasaki.

Ici, à Hiro, des réunions secrètes étaient organisées par les deux groupes rivaux. Si les « Kichigai » l'emportaient… eh bien, il y aurait encore du danger. Je m'attendais encore à recevoir l'ordre d'une mission de mort. Dix ans après, j'appris que le 8 août 1945, je devais faire partie d'une attaque désespérée, groupant des milliers d'hommes et d'avions, tout ce qui restait.

La bombe qui avait anéanti tant de mes compatriotes m'avait sauvé.

***

En dépit de mes inquiétudes, les derniers jours se déroulèrent plus calmement que je ne l'avais pensé.

Le 23 août on me donna un nouvel uniforme. Pendant deux ou trois minutes, je me regardai dans la glace. Des insignes dorés brillaient sur mes épaules. J'avais l'impression de contempler un être inconnu… Après de longs mois, des mois qui auraient dû « logiquement » se terminer quelque part dans le Pacifique, j'allais être libre.

« Libre ! C'est fini ! » Ces mots résonnaient sans cesse dans ma tête.

Mais le regret m'envahit bientôt. Regret que des milliers de morts, de blessés, de gens affligés dans leur corps et dans leur esprit, aient dû payer si cher cette grâce que le destin m'accordait. Je songeai au passé. Je vis des villes brûler, des hommes mourir, des avions tomber en flammes, des navires sombrer. Des voix appelaient au secours. Je pressai mes mains contre mon visage et fermai les yeux.

Je quittai mon cantonnement et marchai au hasard sur la piste d'envol. Il me sembla encore entendre les bruits familiers des moteurs. Et cependant là, dans un coin, mon Hayabusa privé d'hélice me rappela à la réalité.

Je m'adossai contre l'une de ses ailes puis grimpai dans la cabine et saisis les commandes. Je fermai les yeux et crus entendre au loin le grondement d'une vague d'avions. Mais non, ce n'était rien. Une simple illusion.

À dix heures du matin, ce même jour, je dis au revoir à tous mes compagnons, saluai le drapeau et franchis pour toujours les grilles de la base de Hiro.

Retourner chez moi ! Jamais l'existence ne m'avait autant paru un rêve. Les civils me semblaient être des étrangers.

L'ennemi n'avait pas profité de notre capitulation pour nous infliger de mauvais traitements. De leur côté, les Américains furent surpris de constater à quel point la grande masse de la population avait accepté son nouveau destin. L'Empereur avait parlé et cela suffisait à la plupart pour se plier à l'occupation.

Il y avait des gens qui manifestaient la joie que leur causait la délivrance de l'anxiété quotidienne. D'autres pleuraient en raison de la tristesse où les plongeait la défaite. D'autres encore attendaient les Américains avec nervosité, se demandant ce qu'ils allaient faire. Enfin, il y avait le groupe de ceux qui éprouvaient seulement de la curiosité. Mais, en règle générale,

dominait un contentement croissant. La guerre, avec son cortège d'horreurs, de deuils, de souffrances diverses, avait cessé.

Le camion continua sa route. Je soupirai et pris une profonde inspiration. Ma peau pelait encore, mes yeux brûlaient et la fièvre n'avait pas disparu. Mais cela importait peu à ce moment-là.

Distraitement, je passai un doigt sur la coupure de mon poignet et pensai à la réunion d'adieu à laquelle j'avais assisté la veille. Une douzaine d'amis avaient été conviés à dîner dans la chambre du lieutenant Kurotsuka. Des toasts de « saké » avaient été portés et chaque homme avait ouvert son poignet et bu le sang de ses camarades en signe de fraternité.

Kurotsuka, commandant en second de la 2e escadrille, était aussi vaillant soldat qu'épris de paix. Il était aimé par tous ses hommes. Je me rappellerai toujours l'expression intelligente, sereine de son visage et ce qu'il nous dit avant de nous séparer :

— Nous avons perdu une guerre sur le plan matériel, mais sur le plan spirituel, nous ne sommes pas vaincus. Ne perdons jamais notre sens de la fraternité et restons toujours fidèles à l'esprit de notre Japon.

En un sens nous sommes des hommes âgés. Et cependant, nous sommes très jeunes ; l'avenir s'étend devant nous. Nous ne devons plus nous consacrer à la mort… mais à la vie, à la reconstruction du Japon, de manière à ce qu'un jour ce dernier redevienne une grande puissance. Une puissance de bien qui, de ce fait, sera respectée par toutes les autres nations.

Mes chers amis, qui donc a connu la guerre comme nous l'avons connue ? Quels hommes pourraient désirer la paix autant que nous ?

Sur ces dernières paroles, nous levâmes très haut nos coupes de « saké ».

Vous avez aimé ce livre ? Envie de le conseiller ?
Laissez votre avis sur le site de votre libraire !

© JLC
Bruxelles – Paris
http://www.editionsjourdan.com

ISBN : 978-2-39009-083-0

Toute reproduction ou adaptation d’un extrait quelconque de ce livre par quelque procédé que ce soit, et notamment par photocopie ou microfilm, est interdite sans autorisation écrite de l’éditeur.

Table des matières

Couverture
Page de titre
PROLOGUE
CHAMPION DE VOL A VOILE
À L’ÉPREUVE
LA VOIE SUPREME DU CIEL ET DE LA TERRE
LA MANTE RELIGIEUSE
PILOTE DE CHASSE
RENDEZ-VOUS DANS LE CIEL
HONNEUR ET CAUSE PERDUE
CENDRES POUR LA FAMILLE
LA TEMPÊTE DIVINE
UN ENDROIT PERDU
PLUS LÉGER QU’UNE PLUME…
LUTTE AVEC DES GÉANTS
HIROSHIMA
LA VOIX DE L’EMPEREUR
Copyright

This file was downloaded from Z-Library project

Your gateway to knowledge and culture. Accessible for everyone.

z-library.sk z-lib.gs z-lib.fm go-to-library.sk

Official Telegram channel

Z-Access

https://wikipedia.org/wiki/Z-Library